

# REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



## SOMMAIRE

		Pages
CHIARISOLI (A.).....	<i>Le lieu de naissance de Christophe Colomb...</i>	1
FUMAROLI.....	<i>Vescovatu (notes historiques).....</i>	5
RÉGULUS.....	<i>Nos Eaux minérales, (Guagnu).....</i>	16
DESGRANGES (H.).....	<i>Une erreur historique..</i>	21
NATALI.....	<i>Parmi le thym et la rosée: Le vieux berger</i>	25
COLONNA DE GIOVEL- LINA (Général).....	<i>Le général Ottavi, documents complémentaires</i>	43

Bibliographie et Nouvelles

# AVIS IMPORTANT

---

Le prix de l'abonnement est porté à :  
**VINGT francs** pour la France et les Colonies.  
**VINGT-CINQ francs** pour l'Etranger.

La crise économique, que le monde traverse, atteint la *Revue* dont les ressources ont diminué d'un tiers en un an.

Nous prions nos fidèles abonnés de consentir à ce léger sacrifice en faveur d'une *Revue* patriotique que l'Etat, contrairement à l'opinion de nos confrères italiens, ne subventionne d'aucune manière, et d'accepter cette majoration d'un abonnement, qui depuis 1926 n'avait jamais été relevé. Nous dédommagerons nos lecteurs par une meilleure présentation et une matière plus abondante.

---

## Abonnements pour 1933

Ont été reçus ceux de MM. Angelelli, Bartoli (Cochinchine), docteur Belgodère, Bibliothèque d'Ajaccio, J. Carabin, de Casabianca, général Colonna de Giovelina, Cottoni, docteur Emily, Etori, Fontana (Perse), Franceschini Emile, Fumaroli, commandant Girolami, Marcaggi, abbé Mariani, J. Mariani, Oletta, Orzel, marquis de Pernice, Pandori, commandant Petrignani, Pochon, Roux Louis, Stefani Joseph, Tramoni, Librairie Trêve, Treccani Tuminelli, abbé Vincensini.

Mmes Borghetti, Colucci-Southwell, Hey, Junique.

---

## DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 26, Rue Monsieur le Prince, PARIS (VI<sup>e</sup>)

COMPTE POSTAL : PARIS 813.62 — TÉLÉP. : Danton 34-25





# Le lieu de Naissance de Christophe Colomb

Dans le cours de l'année 1922, la présente *Revue* publia une brillante controverse sur cette passionnante question, à laquelle prirent part trois de nos savants compatriotes, MM. Capifali, Colonna de Cesari-Rocca et Graziani, ainsi que M. Henry Vignaud, membre correspondant de l'Institut, Président de la Société des Américanistes. Feu M. Clavel, directeur à cette époque et fondateur de la *Revue*, ne craignit pas de dire alors que « le savant mémoire de M. Vignaud clôturait ainsi, avec une incontestable autorité, ces très intéressants débats historiques ».

Depuis, on a pu croire, ici, que cette affaire était définitivement classée. Il n'en est rien, car, après dix ans révolus, un autre de nos compatriotes, M. Charles de Giafferi, vient de réveiller cette question en deux séries de cinq longs articles chacune, qui viennent de paraître dans le *Pascal Paoli* de Corte et qu'a reproduits, in extenso, le grand quotidien de Marseille « *Marseille-Matin* ».

Nous pensons intéresser les lecteurs de la *Revue* en leur donnant un bref aperçu de ce travail.

Dans la première série, intitulée : *Christophe Colomb ou l'Art d'accommoder les textes*, M. de Giafferi s'attache à démontrer l'inanité des « preuves irrécusables », en faveur de Gênes, qu'avait apportées M. Vignaud, et cela dans le même ordre adopté par ce dernier.

En premier lieu, le témoignage de Colomb lui-même qui se trouverait dans son soi-disant Majorat du 22 février 1498 où « il dit, à deux reprises différentes, qu'il est né à Gênes : *yo nacido en Genova* ; et, plus loin, parlant de Gênes, il complète son assertion en disant : *puesque della sali y en ella naci* ». Cela paraîtrait formel.

Or, pour M. de Giafferi, comme pour MM. Capifali et Graziani, ce document est un *faux*, il « *sue le faux* ». Pour s'en rendre compte, il n'y a qu'à le confronter avec le codicille du 25 août 1505. En effet, et c'est là un point capital sur lequel M. de Giafferi, le premier, a vainement appelé l'attention à plusieurs reprises, les deux documents se contredisent complètement, non seulement au sujet des dispositions touchant la succession, mais encore et surtout sur un but d'une énorme importance : après avoir dit, dans le premier, qu'il est né à Gênes, qu'il faut faire fructifier les revenus du Majorat en les plaçant à la Banque de Saint-Georges, et cela en des termes dignes d'un prospectus financier et non d'un Vice-Roi, Colomb ordonne à son fils Diego « de travailler « pour l'honneur, la fortune et l'élévation de la ville de « Gênes, et d'employer toutes ses forces et tous ses biens « dans ce but ».

Dans le second document, le codicille en question, par contre : « le revenu qu'il produira (le Majorat) doit « servir, avec sa personne et son gouvernement, au Roi « et à la Reine d'Espagne et à l'extension de la religion chrétienne ». Et pas un mot, ni de Gênes, ni de sa Banque de Saint-Georges, ni du Majorat de 1498 qu'il ignore puisqu'il ne le révoque pas, ni ne le modifie et qu'il confirme purement et simplement un autre Majorat qu'il fit en 1502, mais qu'on n'a jamais pu retrouver parce qu'il fut certainement escamoté pour les besoins d'une combinaison malpropre.

La confrontation de ces deux textes, dont le second n'a jamais été contesté par personne, et bien d'autres faits, qu'il serait trop long de rapporter, sont la condamnation formelle du premier et la preuve évidente de sa fausseté.

Les trois « preuves irrécusables » suivantes seraient fournies par les témoignages : 1° de Don Fernand, historien de son père ; 2° de Las Casas, historien des Indes, et 3° enfin, par ceux des contemporains de l'Amiral. Tous déclarent, il est vrai, que Colomb était Génois ou Ligure, ou le considèrent comme appartenant à cette nation, ce qui n'est pas contestable, même s'il était né en Corse ; mais aucun de ces personnages ne dit qu'il était

né à Gênes même. Oviedo (1478-1557), historiographe des Indes, « *après s'être renseigné* » n'a pu déclarer que ceci : « il fut de la province ligure, qui est en Italie, « et dans laquelle se trouvent la cité et seigneurie de « Gênes ». Andres Bernaldez, historien des Rois Catholiques, écrit simplement qu'il était *de la province de Gênes*. Personne ne nomme la *ville même de Gênes*, et si Las Casas mentionne qu'on l'appelait : Christobal Colombo de Terra-Rubia, il a soin de dire avant : « quel « était ce lieu où il naquit, on ne sait pas la vérité à ce « sujet ». Nous verrons plus loin quelle était cette contrée de Terra-Rubia, mais il est important de souligner que Colomb a toujours caché à tout le monde, même à ses proches, le lieu réel de sa naissance.

La cinquième preuve, celle où s'est déployée toute l'ingéniosité des avocats de Gênes, réside dans la production du nombre imposant de 138 actes notariés qui se rapportent à un Christophe Colomb né en 1451. On devrait s'incliner si cette date était exacte ; mais le vrai Colomb, celui qui a découvert l'Amérique, nous dit lui-même qu'il a vu le jour en 1437, comme le prouve M. de Giafferi par les lettres authentiques de l'Amiral, dont la plus importante, en date du 5 juillet 1503, dit aux souverains espagnols : « Je suis venu à votre service à l'âge « de *quarante-huit ans* », et M. Vignaud lui-même constate que Colomb « considéra qu'il était entré à leur « service à dater du 20 janvier 1486 ». Une simple soustraction (1486 — 48) nous donne la date cherchée, et on remarquera que cette date est *contrôlée par trois autres lettres authentiques*, ainsi que par Bernaldez.

Mais, pour démolir ce fait indiscutable, on a prétendu que Colomb avait un intérêt majeur à se vieillir, alors qu'au contraire, en 1503, date de sa lettre, son intérêt eût été plutôt de laisser croire que son âge ne pouvait être un obstacle dans la poursuite de nouveaux voyages qu'il sollicitait.

En résumé, des cinq « *preuves irrécusables* » que M. Vignaud a apportées dans le débat, aucune ne peut être admise ; elles se retournent contre leur défenseur.

Tel est le résumé de la première partie du travail de M. de Giafferi qui, dédaignant toutes les controverses,

passionnées pour la plupart, n'a eu recours qu'aux sources colombiennes reconnues authentiques, partant les seules admissibles car elles n'ont rien de comparable aux mémoires du cardinal Dubois, rejetés par la critique comme apocryphes, ni à ceux de la comtesse de la Motte convaincue de mensonge.

★★

Dans la seconde partie de son étude, dont le titre est : *Christophe Colomb est-il né à Calvi?* notre compatriote déclare qu'il va examiner cette délicate question « avec « toute l'attention, mais aussi avec toute la sérénité et « l'impartialité qu'elle nécessite ».

Calvi, depuis quatre siècles et demi, conserve jalousement la tradition d'avoir été le berceau de l'Amiral. On y montre une rue nommée « *Carrugio del filo* » et rappelant ainsi que son père fut tisserand. Cette rue, recensée en 1546, prit le nom de « *Carrugio Colombo* » quand on connut les succès du fils, ou peu après. On montre, dans ce quartier, une vieille maison où est né le héros. Voilà la tradition. Ce serait insuffisant si des faits positifs ne venaient l'étayer solidement.

Dès son arrivée en Espagne, en 1485, Colomb est accueilli, piloté, recommandé aux Souverains par le prieur du couvent de la Rabida, Juan Perez, qui n'est autre que le franciscain Giovanni di Santo-Pietro de Calvi, son condisciple et son vieil ami, d'après certains auteurs dignes de foi. Et Juan Perez quitte sa place de prieur pour le suivre.

Deux autres Calvais, les frères Minucci, sont nommés, peu après la découverte de Porto-Bello, en 1502, l'un gouverneur de cette forteresse et de la ville de Panama, l'autre commandant du fort. On en cite d'autres qui se sont enrichis à cette époque dans les Indes, mais jamais d'autres Corses que ceux de Calvi et encore moins des Génois.

L'historien Bernaldez, déjà cité, rapporte de Colomb lui-même qu'il connaissait parfaitement les côtes de Corse (ce qui n'a rien d'étonnant pour un marin), mais surtout et particulièrement les environs de Calvi, car il compare la barre qui obstrue l'entrée de la rivière de



Veragua à un barrage identique construit par les Gênois, entre la terre ferme et l'Île Rousse, (isola d'ell'oro — isola o terra rossa), qu'il nomme Forneso et subsiste encore sous ce nom en cet endroit. Il ne peut y avoir de doute à cet égard car Colomb écrit, de sa main ; *comme en l'Île de Corse*. Ainsi s'expliquerait pourquoi, ne pouvant avouer qu'il était de Calvi, ce qui eût fait rejeter ses projets de plano par les Rois Catholiques qui exécutaient cette ville, il aurait laissé dire qu'il était de Terra-Rossa ou Terra-Rubia en espagnol.

On constate encore que presque tous les noms donnés aux îles et terres, au fur et à mesure de leur découverte, sont des noms corses et certains même, comme San Théramo, ne se trouvent qu'en Corse. On remarque enfin que l'Amiral avait auprès de lui une meute redoutable de chiens de ce pays qui mirent en déroute les caciques.

L'étude de M. Ch. de Giafferi est un travail sérieux et consciencieux qui mérite l'attention. Aux affirmations actuelles de Gênes, il oppose une antique tradition appuyée de faits certains, réellement troublants, comme l'a si bien dit un de nos bons historiens, M. Villat. Nous n'hésitons pas, jusqu'à preuve du contraire, à partager sa conviction que *Christophe Colomb est né à Calvi*.

A. CHIARISOLI,

*Licenciée ès-lettres.*

---

# VESCOVATU

## (Notes historiques)

---

### PREMIÈRE PARTIE

#### I

Après la destruction de la Mariana par les Maures, l'évêque de cette ville s'établit d'abord à San-Michele ; c'était à titre provisoire. La position de Belfioritu le frappa ; aidé de ses fidèles, le bon évêque y fit bâtir une tour ; elle était en ruines en 1550 ; l'église fut édifiée

plus tard. Belfioritu changea alors son joli nom contre celui de Vescovatu qu'il n'a cessé de porter depuis. Il paraît qu'il y avait une fontaine près de l'église de Saint-Martin; elle disparut au moment des travaux de ce bâtiment.

## II

Le 30 octobre 1560, les Maures arrivèrent à Vescovatu et prirent position sur une ligne partant du fond du village jusqu'à la Peratella. Au point du jour, ils attaquèrent la première maison, s'en emparèrent et la livrèrent aux flammes; ils espéraient, par cet exemple, intimider la population et l'obliger à capituler; mais la maison voisine, défendue par 40 hommes, résista et les Maures furent obligés de battre en retraite parce qu'il arrivait des secours de toute part.

« All'armi, all'armi !

La campagna sona

I Turchi son sbarcati

Alla marina ! »

Par Turcs, il faut entendre des Tunisiens, des Algériens et des Marocains du nord de l'Afrique, tous hardis pillards, surtout les derniers. Le mobile de leurs pirateries était l'expansion de l'Islamisme, c'est-à-dire des guerres de religion; mais l'intérêt aussi était en jeu.

Pour se défendre contre les Turcs, la République de Gênes fit bâtir, au bord de la mer, des tours massives, témoins solitaires d'alertes continuelles et des souffrances de nos aïeux. Elles servaient de guet et de refuge; les gardiens, au nombre de deux ou trois pour chaque tour, étaient payés à raison de 18 à 20 livres par mois. Dès que la nuit était venue, ils allumaient des feux sur les terrasses des tours; on s'assurait ainsi si tous étaient présents.

Les Maures-Arabs ont dominé sur la Méditerranée durant plus de 500 ans et il n'y a pas de doute qu'ils aient, par intervalles, stationné en Corse. Le type Maure est plus rare en Corse qu'en Sardaigne et en Sicile, mais il existe: certains noms de localités ou patronymiques ont une origine commune: Moriani, Morosaglia, Moru, Mo-

rucci, Moretti, Moracchini, Muraccioli, Moraninchi, etc., sont de ce nombre. Il y a 50 ans deux hameaux de Bocognanu, Corsacci et Moracci, étaient ennemis l'un de l'autre depuis un temps immémorial.

### III

La destruction de la Mariana peut être fixée vers la fin de l'Empire de Charlemagne. Cela signifie-t-il que le village porte le nom de Vescovatu depuis ce moment ? D'après Charles-Félix de Buttafoco, c'est Monseigneur Opiso Pernice qui bâtit le château ou la tour de Belfioritu en 1269. Filippini a écrit que Belfioritu existait depuis 300 ans avant lui et il cite un acte du 3 août 1289.

Vescovatu a été peuplé de bonne heure, nul doute à ce sujet, seule l'histoire nous manque. A défaut de relations précises, les anciens cimetières de San-Michele et San-Mamilianu le prouvent suffisamment ; San-Cosimu est de 1593 ainsi que le couvent. Celui de Venzolasca est plus ancien. Il fut abandonné parce que les moines « y souffraient de la faim. » Comme ils s'étaient retirés à Vescovatu avec les reliques sacrées, les habitants de Loretu enlevèrent la cloche du couvent. Ce ne fut pas assez : aidés par ceux de Venzolasca, ils firent irruption dans Vescovatu et s'emparèrent de deux calices. L'irritation fut extrême : « Il faut bruler Venzolasca » criait-on. Pendant une nuit obscure, des hommes armés tentèrent de mettre leur projet à exécution ; mais par quelle maison commencer ? Celle-ci appartenait à un parent, l'autre à un ami, la troisième à un brave homme qui n'était pour rien dans l'affaire. L'entente ne put se faire ; l'entreprise, au surplus, était sans motif sérieux et présentait de grandes difficultés parce que les Venzolascais avaient bec et ongles et que Loretu aurait marché à leur secours. Les disputes furent longues et acharnées ; peut-être en trouverait-on quelques traces aujourd'hui dans les relations entre habitants.

Il y eut procès : Bastianu et Pacificu de Loretu gagnèrent cinq ans de prison ; Francescu, Pietru, Ciprianu, Giovan Tomasu, Paolu et Battista de Venzolasca exilés et quatorze excommuniés pour leur apprendre qu'il ne fallait pas toucher aux vases sacrés ; puis les sentences se

réduisirent à des amendes ; le calme revint en Casinca. Les moines retournèrent au couvent avec leurs calices, mais ils perdirent leur cloche. Cette bienheureuse cloche avait été enterrée, puis cédée à la commune de Porri où, il n'y a pas longtemps, elle sonnait encore l'Angelus.

#### IV

En 1545, les pluies torrentielles firent déborder le Golu ; de l'étang de Biguglia au Fium'altu, ce n'était qu'une immense nappe d'eau.

Il y a eu d'autres inondations dont les vieux de la Casinca n'ont pas perdu le souvenir : celles du 13 novembre 1873 et de 1889. Le Golu a été capricieux et insolent : il a changé de lit et passe en ce moment en plein cimetière de la Mariana, charriant à la mer les ossements de ceux qui espéraient jouir de l'éternel repos.

En 1530, la peste décima la commune : « Elle se communiquait, dit une relation du temps, comme le feu au bois sec. » La famille Filippini, entre autres, perdit trois de ses membres, tous atteints par le fléau. A noter les famines de 1582 et de 1584 ainsi que l'assassinat de l'évêque Germani par Brandulacciu ; cet événement eut lieu à l'Inzecca. Monseigneur Germani venait de Venzolasca en nombreuse compagnie, quand il fut atteint d'une pique qui le transperça de part en part : personne n'avait rien vu, rien entendu. Brandulacciu se leva alors et cria : « Hé ! c'est moi ! »

Brandulacciu était originaire du Casacconi ; il était devenu la terreur des Génois. Doué d'une audace et d'un courage à toute épreuve, il osa pénétrer dans le palais du gouverneur porteur d'une lettre et dit à son secrétaire : « Cela est pour le général et ceci est pour toi ». C'était un coup de stylet dont il mourut. Il avait à se plaindre du général et de l'évêque.

En 1530, l'évêché fut transféré à Bastia ; Vescovatu perdit beaucoup de son importance.

#### V

Qu'était-il à ce moment ? Filippini en fait une description enthousiaste : « C'est le premier village de la Casinca, dit-il, par la fertilité de son terroir, par ses oli-



viens, ses châtaigniers, ses vins, ses oranges et ses citrons. Deux ruisseaux coulent à ses pieds, l'un fournit des anguilles, l'autre des truites. Le village est bâti sur une colline au milieu de riants vallons. Il y a une scierie et deux fabriques d'étoffes de laine, des moulins et une excellente forge : il n'y manque que de l'eau potable et des promenades ».

Les désirs de l'excellent historien seraient comblés, s'il pouvait revenir de sa demeure éthérée ; il aurait trouvé de l'eau, un chemin et une grande place à côté de la chapelle de Saint-Sébastien où il célébrait la messe.

Les deux ruisseaux murmurent encore, mais où sont les truites et les anguilles savoureuses d'antan ?

La population du Vescovatu était de 200 feux ou familles ; on comptait aussi les demi-feux ou familles sans enfant, soit un millier d'habitants environ. Cette population aurait dû être double, parce que l'indice démographique a doublé partout en Corse depuis la conquête. Voici quelques recensements antérieurs à l'année 1856 : 1103 (1829) ; 1005 (1831) ; 1133 (1836) ; 991 (1841) ; 1015 (1848) ; 1077 (1851) ; 1152 (1856). L'avant-dernier était de 1680 habitants et le dernier de 1688. Mais ces recensements sont-ils réels ? Comme pour toute la Corse d'ailleurs, on peut répondre d'une manière catégorique : non. Ils sont tous truqués et il n'est pas vrai que la Corse ait près de 300.000 habitants ; il faut pour arriver à ce chiffre compter les Insulaires qui habitent la Métropole et les colonies. Vescovatu se dépeuple rapidement ; il y a une centaine de familles établies à Toulon, à Marseille, etc. Que l'exode se manifeste dans certaines localités pauvres, cela se comprend, mais non en Casinca, la *Regina* de nos anciennes pièves. Ici la terre nourrit son homme et la population est tranquille, si on la compare aux autres centres : « Ne vous y fiez pas », me dit-on ; *aqua tetra sfonda muru* ». Mais du temps de Sampieru, Vescovatu jouissait d'une bonne réputation et on n'y trouve aucune trace des tueries de Venzolasca, de Loretu et de Sorbu. Je veux rappeler ici la mémoire d'un ami, le curé Mattei ; il disait en prêchant à Penta : « Les terres de la Casinca sont excellentes ; les hommes mau-

vais ! ». Pas tous, assurément, mais il y en a et à Vescovatu moins qu'ailleurs.

On peut se faire une idée assez exacte de ce qu'était Vescovatu il y a 400 ans : si on retranche 10 ou 12 maisons de l'agglomération actuelle, nous trouverons l'ancien Vescovatu composé des habitants de San-Mamilianu, de la Cucca, de Belfioritu, de la Marinca et de familles italiennes ou niolines.

## VI

Arrivons à la période de Sampiero, fertile en événements orageux. C'est lui qui persuada le roi de France d'envoyer une armée au secours de ses compatriotes tyrannisés par les Génois, ou plutôt par le Sénat de Gênes, car les habitants de Gênes n'ont jamais rêvé ni guerres, ni conquêtes. Ils ne demandaient qu'une chose : qu'on les laissât à leur commerce, à leur industrie, à leur marine ; ils voulaient être riches et construire les belles villas qui font notre admiration.

De bonne heure, Vescovatu fut occupé par l'état-major du général de Thermes. L'annaliste Ceccaldi, obligé de suivre le parti génois, fut fait prisonnier à la bataille de Tenda gagnée par Sampiero ; il n'eut pas à se plaindre de son vainqueur.

Un incident qui eut des conséquences fâcheuses se produisit à Vescovatu en ce moment. Durant une journée pluvieuse, des officiers jouaient aux cartes avec le général de Thermes ; d'autres s'entretenaient de la bravoure des Corses, ce qui n'était pas du goût d'un jeune colonel italien, nommé Giovanni Vitelli : « Bah ! dit celui-ci, avec mes six compagnies, je me charge de traverser la Corse d'un bout à l'autre », Sampiero releva le défi : « Et moi, dit-il, je me charge de vous tailler en pièces en 24 heures ».

Le général de Thermes abattit les cartes sur ce propos et se retira dans sa chambre ; il avait enfin trouvé le prétexte pour éloigner un second dont il jalousait le mérite et la popularité.

Sampiero fut rappelé ; mais il revint, car les Corses n'avaient confiance qu'en lui : « Son retour, a écrit Ceccaldi, produisit plus d'effet qu'un secours de 10.000

hommes, tant ses compatriotes avaient d'estime et d'amour pour lui ».

Une réunion des Etats eut lieu le 7 septembre 1557 sur la place de la mairie. Le Vice-Roi parla longuement des avantages que la Corse retirait à être française ; il assura que le Roi avait fait bon accueil à leurs ambassadeurs et qu'il exemptait l'île d'impôts durant 10 ans : « Les Corses sont mes enfants » a dit le Roi. Vous devez vous féliciter d'avoir un monarque si juste appréciateur de vos services ; ne craignez pas que les Génois redeviennent jamais vos maîtres ».

Les choses ne devaient pas se passer ainsi : « Henri II, a dit Michelet, avait les défauts de son père, mais n'en avait pas les qualités ; il abandonna ses amis de Sienne et, d'un trait de plume, rendit la Corse aux Génois ». (1559). Inquiet des progrès que faisait alors le protestantisme, il s'alliait à son ennemi Philippe II pour combattre les Réformés et renonçait pour cela à ses conquêtes.

Un article spécial du traité de Câteau-Cambrésis rassurait les partisans de la France ; nul ne pouvait être inquiété pour faits de la dernière guerre.

Malgré cette clause formelle, les chefs corses, qui avaient combattu contre la République, furent persécutés. Dans une lettre du 28 juin 1561 à la Reine-Mère, Sampiero écrit : « Les Génois ont fait mourir le noble Raphaël de Gentile et emprisonné trois de mes amis ; d'autres gentilshommes ont dû s'expatrier ou se cacher dans les bois comme des bandits ; les Génois font payer des surtaxes et ont recours aux confiscations contrairement au traité de paix et aux lois de l'humanité. A bout de ressources, j'ai l'intention de m'adresser aux Turcs ».

« Sampiero remua terre et ciel », dit Canault. Le sultan le reçut avec distinction, lui donna 12.000 écus et lui promit sa flotte pour le printemps prochain.

Durant son absence, des agents secrets du gouvernement génois avaient circonvenu sa femme Vannina d'Ornano. Elle tenta de gagner Gênes par mer avec son jeune fils. Arrêtée au cap d'Antibes, elle fut mise en prison et, à son retour de Constantinople, Sampiero l'étrangla de ses propres mains. (1563).

Le voici en Corse prêchant la guerre de Rédemption !

Sa voix fut sans écho ; les maux de la guerre étaient encore présents à la mémoire de ses compatriotes ; à peine quelques amis vinrent-ils le rejoindre. Du château d'Is-tria, il écrit lettre sur lettre annonçant sa venue ; voici celle qui est adressée à Pieru de Venzolasca : « La présente sera brève ; credo che sapiate la mia venuta in Corsica per conto di l'assassinamento che i Genovesi hanno fatto a tal punto *che li morti si deveriano drezzare e fare di modo di liberarci dalla schiovitù* ; però addesso è lu tempu ; non mancate di venire a trovarci perche quando sareti da noi, vi si alleggerà il cuore ; e non vi sbigottiti, che non so venuto quà pei i miei interessi ma solu per liberare la nostra povera patria ».

Da fratello,

Sanpero Corso (1).

Cette lettre rappelle le fameux : Debout les morts ! de la grande guerre : *I morti si doveriano erzare* ; les morts devraient se lever et combattre avec nous pour nous délivrer de l'esclavage.

En quelques mots, Sampiero a touché les points susceptibles de provoquer une révolte générale contre la République. Son appel si vibrant, si passionné n'a pas été entendu et Pieru, afin de donner des preuves de loyallisme, a remis la lettre de Sampiero au gouverneur de la Corse qui l'envoya à Gênes où le R. P. Marini l'a trouvée et copiée.

A Vescovatu, aussi hostile que Pieru, Filippini a réuni ses paroissiens dans la chapelle San Bastianu : « Il faut, leur dit-il, envoyer une délégation à Sampiero pour le prier de s'abstenir d'entrer dans le village ».

Pendant que l'on discutait sur le parti à prendre, Sampiero arrivait à l'Inzecca, accompagné de 144 hommes, mal armés et pieds nus. Lorsqu'il parvint sur la place, toutes les portes étaient closes ! Peu à peu cependant,

---

(1) Sur cette période de la vie de Sampiero viennent de paraître en Italie dans l'**Archivio Storico di Corsica** deux importantes études, l'une de Rosario Russo : **La Rébellion de Sampiero Corso**, qui forme un gros volume de 322 pages et l'autre de J. Rinieri : **La vera figura storica di Sampiero Corso**, qui est une critique courtoise du premier.



d'anciennes connaissances vinrent le saluer et lui offrir l'hospitalité qu'il refusa ; il mangea debout sur la place publique, comme signe de mécontentement. Quand il vit beaucoup de monde autour de lui, il s'écria : « Habitants de Vescovatu ! je me suis fort abusé en croyant que je pouvais compter sur vous ! Ni la sollicitude que j'ai employée à venir ici, ni l'amitié que je vous ai toujours témoignée pour vos qualités aimables, différentes de celles d'autres parties de la Corse, ni les dangers de la Patrie, rien ne vous a émus ! Depuis mon arrivée, je n'ai reçu nulle part un accueil aussi froid. Vous imaginez-vous que les Gênois seront reconnaissants de votre conduite ? Détrompez-vous ! Dès que nous serons partis ils viendront s'installer dans vos demeures, comme par le passé. Alors vous m'appellerez à votre secours. Je serai encore à vous, parce que je n'ai en vue que l'intérêt de la Patrie, mais puisse-t-il ne pas être trop tard ! »

On essaya de le calmer ; leur abstention n'était pas contre lui ; personnellement, il était en haute estime auprès d'eux, mais les blés étaient mûrs ; les Gênois y auraient mis le feu, s'ils s'armaient à leur détriment ».

Comme conclusion, Sampiero allait lutter avec 144 hommes contre 1.800, sans espoir que les habitants de Vescovatu l'auraient secouru. Voyons comment il résolut le redoutable problème qui se dressait devant lui. S'enfuir ? C'était s'avouer vaincu et mourir assassiné dans une grotte, comme Rinucciu. Résister ? Était-ce possible ?...

## VII

Neuf compagnies entourent le village ; 300 chevaux sont aux Campore, Sampiero n'a pas fui : « Il est fou, disait-on, il va se faire hacher avec ceux qui le suivent ». Il se fit hacher, en effet, mais plus tard le 19 janvier 1567.

Il oppose le capitaine Bruschinu au détachement de l'Inzecca, Campocasso au général de Negri et envoie Casta dans le bas du village : « Les Gênois, dit Filippini, donnèrent un assaut furieux ; on crut que Sampiero allait être écrasé avec ses gens ; des cris, des coups de fusil ; le bruit des tambours et des trompettes était tel que l'on croyait assister à un tremblement de terre ».

Le détachement de l'Inzecca était composé de Corses à la solde de la République ; Sampiero s'approchant assez pour être entendu clama : « O Corses, c'est ainsi que vous combattez pour votre Patrie et pour ceux qui la servent ? »

Le combat durait depuis deux heures ; en ce moment par un suprême effort, l'ennemi parvint jusqu'à l'église ; la place allait être emportée, quand les frères Casta le chassèrent à coups de piques et rétablirent le combat. Sampiero allait entrer en lice. Il court au secours de Campocasso entouré de Gênois ; il se présente à la porte de l'enceinte et s'écrie : « Ouvrez ! » Les Gênois présumant qu'on va les attaquer ; ils ont vu et entendu Sampiero. Pris de panique, ils dévalent des hauteurs entraînant le reste du camp. La victoire restait à une poignée de patriotes, mais elle fut chèrement payée par la mort du vaillant Bruschinu d'Orezza, tué d'un coup de fusil près de la maison Filippini ; quant aux Gênois, ils eurent de nombreux blessés et 22 morts. Bruschinu fut enseveli dans la chapelle de l'Annonciation. Quand on a creusé la tranchée de l'égoût collecteur en 1887, on y a découvert des ossements humains ; il est probable que c'étaient ceux du capitaine Bruschinu.

Sampiero coucha sur la place ; le lendemain, il partit pour la Rocca appelant les patriotes aux armes.

A Vescovatu, son souvenir est partout ; l'air en est saturé. Voici la place de la mairie où il a mangé, où il a couché, où il a harangué les habitants. Les chapelles de Saint-Sébastien et de l'Annonciation n'existent plus, mais on peut situer leur emplacement. La première avait été bâtie près de la maison Jean Orlanducci ; les fondements et le maître-autel étaient encore intacts en 1895. La seconde se trouvait sur la place de la Mairie, à côté de la route départementale et adossée à une maison qui conserve encore des traces de mortier indiquant le sommet de la dite chapelle ; c'est en contre-bas de la confrérie que Sampiero a fait des reproches aux Corses félons ; au Nord, Campocasso a tué son cousin Gentile de Brando, capitaine au service de Gênes.

On peut se demander comment, avec 144 hommes, on peut lutter contre 1.800 ? La chose paraît tenir des

récits fabuleux ; mais 1° Filippini, archidiacre de la Mariana, témoin oculaire, a raconté les péripéties du combat ; c'est un témoin digne de foi ; 2° Sampiero jouissait du prestige des grands capitaines ; 3° on comparait les soldats de la République à des chiens qui mettent la queue entre leurs jambes quand on veut les lâcher contre la bête ; la bête redoutée était Sampiero ; 4° il s'enferma dans Vescovatu de difficile accès où des hommes décidés à mourir peuvent se défendre longtemps. On peut affirmer que Vescovatu n'était pas vulnérable sur les points où il a été attaqué. Il semble bien que le général de Negri n'avait guère envie de se battre ; qu'il se serait contenté de voir Sampiero fuir devant lui, autrement il aurait fermé les routes de Loretu et d'Olmù ; 5° Sampiero choisit le moment psychologique pour entrer en action. Campocasso avait tué Gentile qui l'assiégeait ; les soldats de ce dernier étaient déjà ébranlés quand Sampiero parut. A la guerre, comme en toute chose, le succès est dans l'opportunité ; les grands hommes ont été des opportunistes. Quand, à Waterloo, Napoléon aperçut la bourrasque de cavalerie engagée par le maréchal Ney, il s'écria : « c'est trop tôt ! » Et le maréchal Soult ajouta : « cet homme va compromettre la victoire par sa précipitation ». Soldats et officiers furent admirables ; ils avaient compris la pensée de Sampiero : « Va pour le tout ! »

(à suivre)

FUMAROLI.



# Les Eaux minérales de la Corse

## GUAGNU-LES-BAINS

Parmi les richesses que le sol de la Corse recèle, il en est une à l'état encore embryonnaire, de toutes la moins connue, la moins exploitée : la mise en valeur des Eaux minérales de la Corse.

De toutes les stations hydrominéralogiques du continent et même d'Europe, il n'en est pas qui surpassent celles de Corse au point de vue curatif. Les effets physiologiques et thérapeutiques de ces eaux font merveille et ont été étudiés depuis longtemps par de savants docteurs, dont les applications à des cas presque désespérés ont révélé l'efficacité, les bienfaits inouïs, les résultats inespérés.

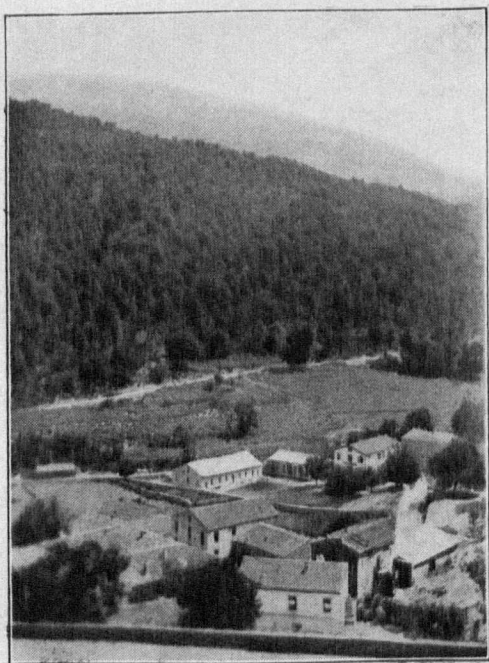
Les bains de Guagnu, de Guitera et d'Orezza, s'ils étaient exploités avec méthode, avec le souci du confort que le baigneur recherche avant tout, deviendraient vite une source de richesses pour la Corse au même titre que ceux de Barèges, Cauterets, Luchon, etc., qui doivent leur renommée mondiale non seulement à l'efficacité de leurs eaux, mais à l'excellente organisation que de puissantes sociétés mettent en action et développent sans cesse.

Filippini, dans son *Histoire de la Corse* (1594), fait remonter à une haute antiquité la célébrité des Eaux thermales de Guagnu, situées à 63 kilomètres d'Ajaccio et à 12 kilomètres de Vicu, dans un site enchanteur, à deux pas de la forêt majestueuse, où la voix délicate et charmeuse de l'oiseau semble vibrer pour l'homme.

Les Eaux de Guagnu furent tout à tour fréquentées et délaissées, suivant que le pays était en paix ou en guerre. Ce ne fut qu'en 1711, bien que la Corse fut encore sous la domination génoise, qu'un Père de l'Ordre de Saint-François prit l'initiative de faire des quêtes pour la construction de trois bassins en granite. Ces bassins n'existaient plus en 1857, d'après une étude fort intéressante de J. de la Rocca, parue à cette époque, sur

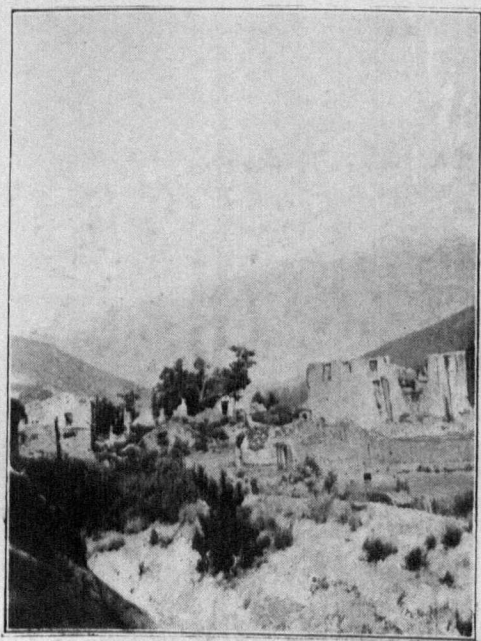






### **Guagnu**

Vue de la partie inférieure du village et de la colline boisée en chênes verts au pied de laquelle coule le torrent et passe la route de Guagnu à Soccia et Ortu.



### **Vue des ruines**

de l'Hôpital militaire de Guagnu, qui, sous le Second Empire, accueillait les soldats blessés ou évacués par les Colonies. Il a cessé de fonctionner en 1883.





les Eaux minérales de la Corse ; mais on en pouvait trouver une description fidèle par le D<sup>r</sup> Thiriaux, dans ses *Recherches sur la topographie physique et médicale de la Corse*.

Un siècle après, en l'espace de deux ans, de 1808 à 1810, le bassin de la petite source, dite source *degli occhi*, fut construit. Il y eut alors un médecin inspecteur des eaux rétribué par le département. On ne s'arrêta pas en si beau chemin. Ces eaux merveilleuses, qui guérissaient les organes les plus délicats, les yeux, les oreilles et surtout les maladies de la vessie, attiraient chaque année de nombreux malades ; et lorsque l'Administration de la guerre y envoya les soldats malades de la 17<sup>e</sup> division (île de Corse), on construisit, de 1821 à 1823, un établissement thermal qui exista jusqu'en 1848.

Un progrès énorme était accompli. Au lieu des pauvres cabanes couvertes de fougère où chaque malade était contraint d'apporter matelas et ustensiles de cuisine, un immense établissement composé de trois corps de bâtiment s'élevait sur le penchant de la colline dite de Saint-Antoine.

Il réunissait tout le confort désiré dans un temps déjà lointain ; des piscines pour les militaires malades de France et d'Afrique, des cabines de bains pour les officiers et des douches occupaient l'aile gauche.

L'aile droite était réservée aux malades civils.

Au centre, deux grands réservoirs étaient alimentés par la source principale qui débitait 60 litres d'eau par minute à une température de 42° Réaumur. Une partie allait aux douches et l'autre se déversait dans les réservoirs où, après un refroidissement suffisant, elle était distribuée dans les baignoires et piscines.

Deux cent quatorze personnes pouvaient prendre leur bain à la même heure. L'établissement possédait trente-deux cabinets à baignoires, vingt-cinq piscines à quatre places, quatre à dix et deux à vingt.

Le premier étage de l'établissement réservé aux civils se composait d'une soixantaine de chambres meublées confortablement et de salons de réception. Les malades allaient à leur bain par un escalier qui conduisait directement au couloir des baignoires ; sans fatigue, sans contact

avec l'air extérieur, dans une température toujours uniforme. Le nombre de chambres était à peine suffisant pour contenir les nombreux malades qui de tous côtés affluaient, demandant au miracle des eaux la guérison de leurs maux.

A peu de distance de l'établissement thermal se trouvait l'hôpital militaire, situé sur une légère éminence. Depuis trente-cinq ans, il recevait les militaires faisant usage des eaux thermales. Les résultats obtenus étaient si merveilleux que l'hôpital, dénué de tout à l'origine, avait subi progressivement d'importantes améliorations jusqu'à pouvoir recevoir, dès 1835, plus de deux cents malades officiers et soldats. Le service de l'établissement était composé d'un médecin chef, d'un chirurgien, d'un pharmacien, d'un comptable et de douze infirmiers. L'entretien des soldats revenait à 1 fr. 90 par tête et, pour les officiers, à 2 fr. 75. Heureux temps. Délices de l'âge d'or parmi les riantes perspectives d'une guérison presque toujours certaine.

Ainsi le confirme le Docteur Marcaggi, alors médecin-inspecteur des Eaux de Guagnu dans les très intéressantes et concluantes observations qu'il en fit à l'époque.

« Des militaires, dit-il, qui se rendent aux eaux de Guagnu, offrant des lésions traumatiques, des plaies suppurantes, des caries osseuses, des rétractions dans les parties molles avec perte de substance, des ankyloses partielles (ou incomplètes), des trajets fistuleux dans les parties profondes traversées par les balles, se trouvent, après deux ou trois mois de bains, en voie de guérison.

« Certains soldats et officiers venus de Crimée, mutilés et ne pouvant marcher sans le secours de béquilles, ont quitté l'établissement pleins d'espoir d'y retrouver une guérison radicale à la saison prochaine ; déjà ils marchent librement, et ont vu leurs plaies cicatrisées.

« Les hypertrophies organiques, les hydroémies naissant à la suite de fièvres paludéennes, l'hépatite, la splénite sous la dépendance de la même cause, sont combattues avantageusement par le même moyen curatif ».

M. le D<sup>r</sup> Milliet, médecin militaire de l'époque, n'est pas moins affirmatif dans les observations qu'il fit au point

de vue physiologique. Chose intéressante au plus haut point : les eaux de Guagnu, à l'encontre de presque toutes les eaux minérales, n'ont jamais provoqué de réactions tumultueuses. Cet effet bienfaisant serait dû à la grande quantité de barégine qu'elles contiennent ou bien selon le même auteur : « Est-ce là, dit-il, un de ces faits que l'expérience constate et qui éludent toute interprétation ? »

« Mises en rapport avec les organes par boisson, bains ou douches, nos eaux sont tolérées, et dès lors elles sont rejetées sans effort par la voie des sécrétions ou bien assimilées. Dans ce dernier cas, se combinant avec les fluides de l'économie, et plus particulièrement avec le sang, elles arrivent par la circulation aux parties les plus ténues de nos organes, et y excitent l'innervation en élevant la vitalité jusqu'à ce point nécessaire à la résolution de certains états pathologiques. Rejetées au contraire par l'organisme, elles ouvrent une voie d'élimination aux principes morbides par la peau, par les glandes, par les urines, etc. »

D'autres témoignages que nous puisons dans l'ouvrage de la Rocca ne sont pas moins probants.

Cloquet, professeur de la Faculté de médecine de Paris, après avoir dit que les eaux de Guagnu étaient peut-être les plus efficaces de France, ajoutait : « Les bains de Guagnu promettent un avenir brillant à la compagnie qui les exploitera d'une manière sérieuse ».

Le baron Denié, intendant général de l'Empire et membre du Comité d'infanterie et de cavalerie, proclamait, dans son rapport d'inspection administrative, que les Eaux de Guagnu méritaient de fixer l'attention du gouvernement. « Je n'hésite pas à affirmer, dit-il, que le jour où l'établissement civil sera formé sur un plan très vaste et bien confortable, que le jour où l'on aura tracé à fort peu de frais des promenades dans un pays vierge, promenades qui offriront tout le charme d'un jardin anglais de la nature, les eaux de Guagnu attireront la foule et que la promenade en Corse sera doublement excitée par l'intérêt que ce pays fait naître à chaque pas et sous tous les rapports ».

Cette prophétie ne s'est hélas ! pas encore réalisée de nos jours. Il semble bien que les thermes de Guagnu,

après un temps de la prospérité, retournent à l'oubli. Indifférence ou ignorance? Les deux sans doute. Dans notre siècle assoiffé de plaisirs et de luxe, on conçoit peu qu'un établissement thermal n'ait pas à proximité son casino. Le charme d'une nature prodigieusement variée dans ses aspects, et contribuant pour une bonne part à l'œuvre bienfaisante des Eaux et la parachevant, n'est aperçu que du petit nombre.

Les moyens de transports rapides, nombreux, confortables n'ont rien changé à cet état de choses, sinon que l'on va en Corse comme dans un tourbillon, pour la traverser en bolide, pour la voir comme en une succession ultrarapide de tableaux cinématographiques dont il ne restera qu'une vision déformée des êtres et des choses qui s'estompera bien vite derrière le rideau de l'oubli.

Que de fois nous avons pu constater la vérité de cette assertion. Et cette autre non moins typique. Des malades, auxquels était ordonné un changement de climat et les eaux si possible, s'en allaient en Corse sans avoir la moindre notion du pays où ils débarqueraient, le moindre itinéraire qui put les guider et à plus forte raison ignoraient que la Corse, qu'ils se figuraient aux antipodes, pût leur offrir les bienfaits inestimables de ses eaux.

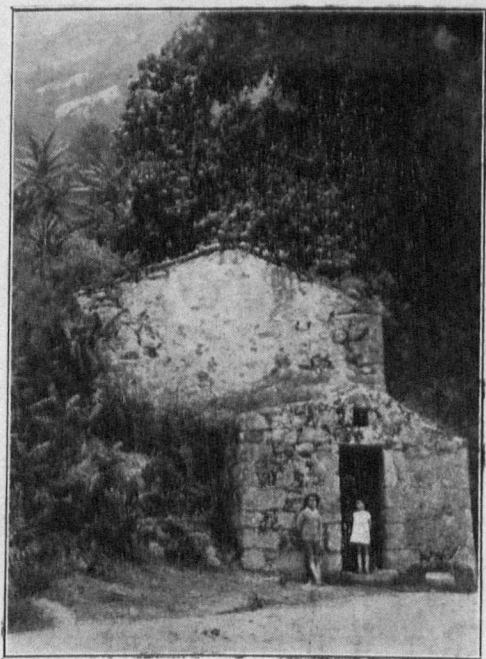
— Allez à Guagnu-les-Bains, leur disait cet infatigable pionnier du Tourisme corse, cet admirateur passionné de l'Île qu'était le fondateur de cette Revue, Clavel. Nulle part ailleurs vous n'obtiendrez de plus féconds résultats; les eaux y font merveille, vous rentrez guéris.

Ainsi donc, il faut le constater avec regret, les Eaux minérales de la Corse — Guagnu, Guitera, Orezza (1) — et les autres sont encore de nos jours fort peu connues des continentaux et plus ignorées sous la Troisième République que sous l'Empire. Alors que la concurrence se dispute à grands frais les stations minérales et thermales

---

(1) Les eaux minérales d'Orezza ont fait l'objet, en 1905, d'une étude très approfondie, très complète, par M. le Dr P. Zuccarelli, de Bastia. Cette savante brochure de 372 p., illustrée, devrait être entre les mains de tous les médecins du continent.





### **La Goccia à Guagnu**

Maisonnette dans laquelle coulent chaque jour 8.000 litres d'eau sulfurée sodique à la température de 38°. Malgré l'installation sommaire du captage, elles font accourir les malades en grand nombre. Ces eaux sont excellentes contre les affections des yeux et de la gorge.



du continent, il semble qu'une sorte de fatalité la détourne du beau pays de Corse, dont elle aurait pu faire la prospérité en même temps qu'elle aurait vu se réaliser ses plus légitimes ambitions.

Et maintenant si par un coup de baguette magique la Corse se trouvait tout à coup transportée sur le continent, le désert autour des stations à la mode serait presque immédiat, et la Corse y deviendrait bientôt omnipotente. O ironie des choses d'ici-bas... La mer qui fait la fortune de certains pays (voyez l'Angleterre) est ici la cause d'un isolement funeste, d'un commerce raréfié, de l'ignorance continentale !

REGULUS.

---

## Les Erreurs historiques

---

Nous extrayons de l'excellent hebdomadaire l'**Animateur des Temps nouveaux**, une partie de l'article qu'il a publié le 16 décembre dernier, et nous la mettons sous les yeux de nos lecteurs qui ne l'auraient pas lue ; elle les intéresse au premier chef. Nous devons à la courtoisie de notre confrère communication des deux clichés qui l'accompagnent.

### IL NE FAUT JAMAIS PROPAGER UNE ERREUR HISTORIQUE

#### Napoléon n'a jamais parlé correctement le Français (?)

Dans le discours qu'adressa le 16 octobre dernier M. Mussolini aux 25.000 chefs fascistes réunis à Rome, on peut relever ces paroles :

» Vous vous réunissez à Rome, cœur de l'Italie, non seulement parce que s'y trouve le Palais de Venise, dans lequel est morte la mère de Napoléon, il y a à peine 96 ans, de ce même Bonaparte sculpté dans la même race puissante des Dante (1) et des Michel-Ange (2) qui n'apprit jamais à parler correctement le français ».

---

(1) Le plus grand poète de l'Italie (1265-1321).

(2) Sculpteur, peintre et poète italien (1475-1564).

### L'annexion de Napoléon par Mussolini

Voici donc le grand empereur annexé par M. Mussolini. Il y aurait fort à dire là-dessus, et entre autres choses :

1° Les Ramolino (ascendance maternelle de l'Empereur) sont venus se fixer en Corse vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle,



Mussolini  
veut nous "chipper" Napoléon

donc vers 1500. Les Bonaparte sont venus s'y fixer vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, donc vers 1550 (3).

**En 1786 Bonaparte avait oublié et le Corse et l'Italien**

2° En 1786, Napoléon Bonaparte a 17 ans et retourne en Corse où il ne trouve plus personne pour le comprendre, il a oublié le corse et l'italien, et il ne parle plus que le français (4).

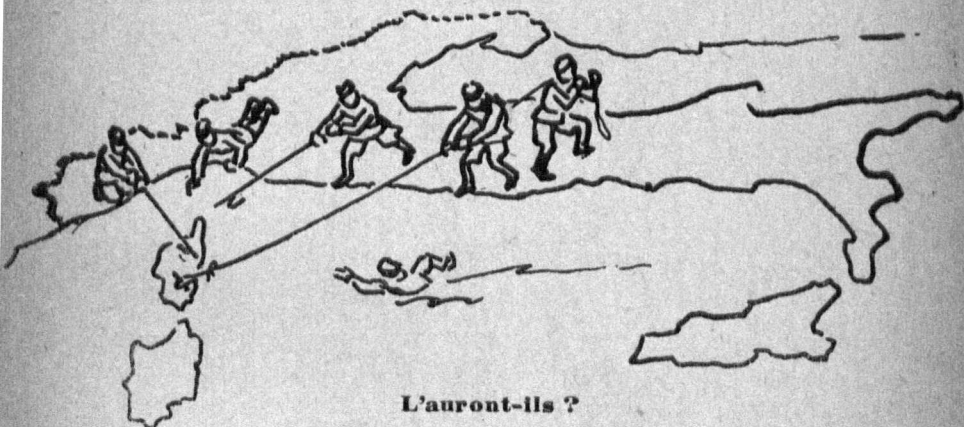
(3) et (4) Frédéric Masson : **Napoléon et sa famille**. T. I, p. 2.



### Le Testament

3° Le testament de l'Empereur à Sainte-Hélène dit textuellement : « Je désire que mes cendres reposent à Paris, sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé ! »

4° La mère de l'Empereur, Lœtitia Ramolino qui meurt, en effet, en 1836, au Palais de Venise (4), à Rome, eut été sans doute bien empêchée de fixer sa résidence ailleurs qu'à Rome — c'est-à-dire dans les Etats du Pape, — car dès la chute définitive de l'Empereur



après Waterloo, à peu près tous les Etats d'Europe se trouvent interdits à la famille impériale.

Si Lœtitia est allée habiter Rome, ce n'est donc pas du tout par amour de l'Italie : *c'est tout simplement parce qu'elle ne pouvait aller ailleurs.*

5° Il suffit de lire les lettres de Napoléon (5) pour se

(4) L'**Animateur** a par la suite rectifié. C'est au palais Raminici devenu palais Bonaparte, angle du Corso et de la place de Venise, qu'est morte l'impératrice-mère Lœtitia.

(5) A ces deux extraits de la correspondance napoléonienne, choisis parmi les premières lettres et proclamations de l'Empereur, nos lecteurs verront s'il ne savait pas écrire le français :

rendre compte qu'il s'exprimait très clairement en français. La correction grammaticale n'y est pas toujours très serrée, mais, dans ce genre, Bonaparte ressemblait à beaucoup de Français de cette époque.

Il est regrettable que M. Mussolini n'ait pas lu ces lettres. Il se serait épargné de proclamer, dans un discours officiel, que Bonaparte n'apprit jamais à parler correctement le français.

Nous ne rectifions l'assertion de M. Mussolini que pour la vérité historique... Mais pour la vérité historique aussi, il faut remarquer que le Duce n'a pas prononcé ces paroles sans une arrière-pensée. On sait combien certains journaux italiens (et tous les journaux italiens sont officieux) font campagne pour une annexion de la Corse à l'Italie.




---

Lettre à son grand oncle l'archidiacre de Buonaparte, à l'occasion de la mort de son père : Mon cher oncle, il serait inutile de vous exprimer combien j'ai été sensible au malheur qui vient de nous arriver. Nous avons perdu en lui un père et Dieu sait quel était ce père ! sa tendresse, son attachement. Hélas ! Tout nous désignait en lui le soutien de notre jeunesse. Vous avez perdu en lui un neveu obéissant, reconnaissant. La patrie elle-même, j'ose le dire, a perdu, par sa mort, un citoyen zélé, éclairé et désintéressé... Daignez donc nous tenir lieu du père que nous avons perdu. Notre attachement, notre reconnaissance seront proportionnés à un service si grand. (28 mars 1785).

Proclamation aux soldats de l'armée d'Italie : Soldats ! Vous êtes mal nourris et presque nus. Le gouvernement vous doit beaucoup, mais ne peut rien pour vous. Votre patience, votre courage vous honorent, mais ne vous procurent ni avantage, ni gloire. Je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde ; vous y trouverez de grandes villes, de riches provinces ; vous y trouverez honneur, gloire, richesses. Soldats d'Italie ! manqueriez-vous de courage et de constance !

# “PARMI LE THYM ET LA ROSÉE”

## (CHEZ LES BERGERS)

### III

Mettons à part les habitations de mes deux voisins : le bon vieillard qui n'entend rien, le bon vieillard qui parle trop peu.

Elles ont (fastueuses fantaisies !) deux pièces, une cheminée. Elles figurent ici les maisons de maître ou les hôtels aristocratiques .

Parmi ces humbles demeures que je vous ai montrées et qui dévalent vers le *fiummu*, prenons-en, pour la visiter, une au hasard (elles se ressemblent toutes).

Murs en bonne maçonnerie de granit, du mortier aux jointures des pierres, toit en tuiles rouges. Une seule porte. Comme fenêtre, une petite ouverture carrée qui n'est guère moins petite qu'une châtière, avec son volet plein.

La porte donne sur une courette bien égalisée — très proprement tenue que soutient un mur en pierre sèche légèrement incliné. Le haut en forme parapet et la famille, quand elle prend le frais, s'y asseoit. Le soir, c'est toute la fraîcheur de l'*Altu pianu* qui descend là, avec le parfum des genévriers et du thym. Mais le jour, l'on n'est protégé du soleil — parfois cruel — que par l'ombrage, encore maigre, d'un jeune cerisier qui, d'ailleurs, ne pousse qu'en hauteur comme ces adolescents montés en graine. L'esprit pratique du berger se retrouve partout. Dans leurs courettes — car chaque maison a sa courette — les bergers d'ici ne plantent que des cerisiers qui, outre l'ombre (et ne cherchez pas d'autre raison) donnent leur fruit... Un fruit horriblement acide, mais aromatique et rafraîchissant. Ces arbres, en effet, sont pour la plupart, d'une variété — extrêmement rustique et robuste — dont le fruit qui s'apparente aux griottes, s'appelle chez nous *a chiarasgia agra*. La cerise acide ! Elle a beaucoup de noyau et peu de chair. Et si vous la mangez avant qu'elle ne soit devenue noire, toute votre figure contractée ne sera qu'une grimace. Mais quand elle est bien noire... Ah ! ma bouche qui se fond en eau !...

Au *beau* milieu de la courette, devant la porte, il y a une table « fixée à perpétuelle demeure » comme dit le Code. Les

quatre pieds (quatre poutrelles équarries à la hache et, du reste, fort grossièrement) sont enfoncés, très profond, dans le sol. Par dessus, des planches simplement juxtaposées et auxquelles n'a même pas été fait l'honneur d'un coup de rabot. Vous voyez qu'on ne saurait imaginer table plus primitive. A moins qu'il ne pleuve (et c'est si rare !) la famille y prend ses repas.

Dans un coin, à une traverse posée sur deux fourches, sont suspendus des ustensiles familiers dont le plus important est le vaste chaudron noir où se fait, chaque matin, le miracle du *brocciu*.

La porte est ouverte. Entrons.

C'est assez grand et il suffirait d'une cloison en planches pour avoir deux pièces qui, à la vérité, seraient fort petites.

Pas de crépissage aux murs et pas de plancher ; et, au-dessus de la tête, le toit d'où pleut la lumière, mais qui — bien entretenu — ne laisse point passer l'eau du ciel. Les deux plans inclinés vont se rejoindre là haut, en pente modérée, sur la grosse poutre faîtière et, à travers le quadrillage de bois qui les soutient, les tuiles dont le rouge a bruni, vous donnent à louer (une rangée convexe alternant avec une rangée creuse) leurs parallèles correctes.

Le sol égal et dur est rigoureusement balayé et cette propreté vous console des tapis ou des nattes qui ne seraient d'ailleurs (vous y songez) que nids à puces.

Vers le milieu, dans un cadre de petites pierres bien équarries, est l'âtre où, sous un voile de cendres refroidies, meurt une dernière braise. Fixée à l'une des poutres du toit, une crémaillère à deux anses pend au-dessus et, un imperceptible mouvement de pendule l'animant, elle a l'air — sous son noir verni de fumée, avec la grosse marmite à oreilles qu'elle porte — d'un être paradoxal, d'on ne sait quelle vénérable idole domestique qui, la tête en bas et agriffée au toit comme les chauves-souris, s'absorberait dans une vie ralentie, méditative et morose.

Tout proche d'elle et fixé à deux poutres du toit par des planchettes verticales, voici l'égouttoir aux fromages. C'est, dans un cadre en bois, un large plateau en jonc tressé. De volumineux fromages couleur de cire y reposent, qui exhalent leur odeur spéciale et laissent tomber de temps à autre, comme une sueur mauvaise, quelque goutte de l'âcre liqueur dont ils sont encore imprégnés.

Cette espèce de grande cornemuse blonde vous intrigue — qui pend, toute gonflée mais muette, au dessus de la porte. C'est le sac à présure.



— « Je prends, nous expliquera cette bonne vieille, toutes les caillettes bien sèches des chevreaux que nous avons tués. Je les mets, je les laisse dissoudre dans cinq à six litres de lait. Je filtre. L'acre liqueur que j'obtiens, est notre présure de l'année. Je la garde, comme vous voyez, dans un ventre de porc bien cousu... »

Ne parlons pas de mobilier. Le mot implique l'idée d'ouvrages, non seulement voués aux commodités domestiques, mais portant — à défaut d'un cachet d'art réservé aux meubles des riches — la marque d'une certaine finesse d'exécution dont un homme de métier est seul capable.

Or, à part un coffre à linge et un pétrin qui sortent de l'atelier d'un menuisier du village, tout est ici l'œuvre du berger improvisé artisan, mais qui n'a — plus démuné que Robinson dans son île — d'autre outil qu'une petite cognée.

Qu'imaginer de plus rudimentaire, de plus grossièrement bâti que cette table et que ces quelques sièges ? Il y a deux banquettes, des escabeaux réduits à leur plus simple expression et même un billot de hêtre qui, de quelque admirable patience qu'il porte témoignage, et encore qu'il offre aux derrières fatigués une surface à peu près horizontale et polie, garde (n'ayant pas été passé, avouons-le, au papier de verre) des aspérités cruelles sinon plus d'une perfide esquille en pointe d'épingle.

Que dire de ce qu'on nomme lits ? A chacun des deux coins opposés à la porte, il y en a un. Ils sont très larges, ils sont très hauts, ils sont immenses, ils sont, diriez-vous, monumentaux. Ils ont un couvre-lit aux ramages éclatants ; un large volant à plis les entoure qui descend jusqu'à terre, décoré des mêmes ramages éclatants...

O innocent trompe-l'œil ! Naïve supercherie ! Ou plutôt, touchante pudeur, respect humain. Si vous souleviez ce volant, vous découvririez la jambe d'un chevalet. Quatre planches sur deux chevalets et, par dessus, une épaisse paille bourrée d'asphodèle (pas toujours un matelas), voilà le lit du berger.

Dans l'un des deux lits couchent le père et la mère, avec les enfants les plus jeunes. Dans l'autre, les grands garçons — et en voici justement deux qui, rentrés de la *piaghia* cette nuit, recrues de fatigue, abrutis de sommeil, se sont — sans même s'être dévêtus — écroulés sur leur couche et, à poings fermés, dorment...

Quand les grands frères ont de grandes sœurs dont il ne serait plus décent qu'ils partageassent le lit, on leur apprête

chaque soir, à même le sol, sur un grand *fresi* étendu — sommaire, mais pas trop dure — une couche...

Affligeante promiscuité ! Huit, dix personnes dans une seule pièce. Des enfants qui ne sont plus tout à fait innocents, de grands gaillards qui pourraient prendre femme, des jeunes filles que la puberté tourmente, à côté de parents qui ne sont pas encore vieux, qui n'ont pas renoncé à leur plaisir et qui, dans leur animale candeur...

Mon Dieu ! l'on ne songe pas sans rougir au réalisme des tableaux et des scènes qu'un écrivain « naturaliste » tirerait de cette situation-là.

#### IV

Le parc — *u compulu* — est ordinairement en bois et se réduit d'ailleurs, à une enceinte circulaire d'environ quatre pieds de haut, faite d'un épais tissu de branchages entrelacés. Vous diriez une vaste corbeille dont le fond serait le sol et qui n'aurait pas de couvercle. Car le parc à brebis ou à chèvres n'est jamais couvert. Lieu de rassemblement des bêtes plutôt qu'abri. Les bêtes ne s'en trouvent que mieux l'été. Mais l'hiver !...

Ici, les parcs sont en pierre sèche et se divisent en deux compartiments, l'un grand, l'autre petit qu'une cloison — en pierre sèche aussi — sépare. On ne parvient au grand qu'en traversant le petit. Les bêtes entrent dans le petit par une porte, munie d'une barrière à claire-voie. Elles ne passent dans le grand que par une porte très étroite. C'est dans le petit qu'on les traite.

Quelque résolution que j'en prenne, je ne me réveille pas assez tôt pour la traite du matin. Je manque rarement celle du soir.

Le soleil a depuis longtemps disparu. Les sommets vermeils — et la *Punta di Francia* elle-même — se sont éteints. C'est l'heure fraîche et calme où les troupeaux rentrent.

Les brebis de *Zi Pitracchiolu* (1), tout le troupeau qui dévalait tout à l'heure le flanc de *Menta*, en arrachant à l'herbe les dernières bouchées du jour, attend qu'on lui ouvre la porte du parc.

Quelques bêtes — qui se sont affalées — ruminent paisiblement. La plupart vont, viennent ou piétinent sur place et, pour tromper leur impatience, cherchent, les narines flai-

---

(1) Diminutif de *Petru* (Pierre).

rantes, le rare brin d'herbe qui reste à brouter en ces abords de leur logis qu'elles foulent et souillent tous les soirs (crottes partout).

Et bêlent... tandis que leur gardien, bien sûr de les avoir ramenées toutes et conscient de mériter le repos qu'il s'octroie, s'est couché non loin d'elles à plat ventre, sa fine tête appliquée au sol, entre les pattes allongées.

Bèè... Bèè... Grandes appels, un peu gras, adressés à la vieille bergère qui les délivrera du lait fastidieux.

Elle vient, petite femme bronzée, encore droite, de noir vêtue *falzulettu* noué sous le menton et jupes longues, fidèle au costume antique. Sous le bras gauche, sa seille à une anse.

Et la vue de cet ustensile (capricante fantaisie des associations d'idées !) me rejette, par une cabriole instantanée — une cabriole de quarante ans — dans ma première enfance.

Mon village. Une marmaille dont je suis. Nos ébats sur la grand'route. Et tout à coup, — dlon, dlon, dlon ! dlin, dlin, dlin ! — un grand bruit de grelots et une voix éclatante qui lance à toute volée :

— *Compra stacci, sciarnigli...* (1).

Aussitôt, les jeux cessent. L'attrait, banal à force d'habitude, en est comme bousculé par l'extraordinaire intérêt d'un spectacle qui, sans être — à vrai dire — inédit, était rare et, à nos yeux d'enfants, quasi fabuleux.

Nos casquettes volent en l'air et nous sautons comme des faons...

— *L'Arizinchi ! l'Arizinchi !* crions-nous.

Ce sont en effet des marchands ambulants d'Orezza qui viennent vendre les ustensiles variés, produits de leur industrie locale, alors très prospère et qui se meurt... Corse des petits métiers ingénieux, ô cher fantôme ! je te salue...

Défilent, le fouet à l'épaule, chacun derrière sa mule, trois hommes d'âge (quand ce n'était pas quatre, cinq... une manière de caravane). Ils ont quelque chose d'oriental, de « Mille et une nuits ». Barbes chaldéennes : ébène et argent ; bonnes figures joviales, bouches spirituelles, des yeux vifs et malins, les pommettes vermillonnées, un peu par le bon vin des auberges villageoises où l'on ne « fusillait » encore personne et surtout ce riche sang d'Orezza où pétillait l'eau ferrugineuse... Grands et de noble maintien et noble le geste sous le velours paysan, décemment rapiécé ; beaux parleurs

---

(1) Qui achète tamis, cribles...

(je ne sais pas de pays de Corse où l'on soit si naturellement éloquent) et pour qui ce n'était qu'un jeu de vaincre, d'un bon mot, d'une saillie, d'une sentence pleine de sel, les résistances du client.

Ce que nous admirions le plus, c'étaient leurs mules, beaucoup plus grandes que les nôtres et si bien tenues, étrillées, bouchonnées que leurs belles robes en reluisaient. Magnifiques bêtes dignes de porter les rois mages ou de promener le pape !

Ce n'étaient pourtant que bêtes de somme et fort lourdement chargées. Sur leurs bâts s'étagaient en haute pyramide et les tamis et les cribles et les soufflets et les pinces et les pelles et les couverts en buis et les clochettes de fonte et les clarines de cuivre et les pièges et jusqu'à ces ratières que notre dialecte d'*Augdè* appelle (métaphore aussi juste que pittoresque et plaisante) *a jatta sicca* (le chat sec).

De temps à autre, l'un de nos sympathiques marchands lançait un *compra* retentissant que suivait l'énumération, l'interminable litanie des merveilles offertes aux populations.

Et ces grandes dames de mules portaient leur prosaïque fardeau avec autant de faste et de tintamarre que si c'eût été la chasse de saint Pierre.

Leur front était tout empanaché de queues de renard, orné de rubans et pampilles versicolores. Et leur collier de clochettes... Ah ! mes amis, ce collier de clochettes... Nous en révisions la nuit. Et quand nous jouions « aux marchands d'Orezza », c'est le rôle de mule qu'on se disputait, rien que pour ce collier que nous portions avec un ravissement indicible sans nous apercevoir (ô puissance d'illusion du jeune âge !) que nous n'en avions au cou que ce substitut risible : quelques disques de fer blanc sur un fil.

Ce collier (je parle du vrai) était en cuir avec des plaques de cuivre et il y pendait bien vingt clochettes qui — à part la grosse tonton de fonte faisant office de bourdon — avaient des formes fines, allongées, élégantes et un timbre argentin.

Carillon des mules d'Orezza... J'ai retrouvé pour l'entendre, mes oreilles de huit ans.

Et voici (heureuse rencontre !) — Nous le saluons d'acclamations — *Delfin'u tinigdaghiu*... Delfinu, le bien, le très honorablement connu Delfinu qui s'en allait, de village en village, de bergerie en bergerie, vendre les seilles de sa fabrication.

Il n'est pas d'Orezza, lui ; il est de *Cuzzà* ; non pas haut en couleur, mais d'un teint blafard et terne ; non la barbe au vent, mais ramassée et drue, en noire broussaille ; non



plein de faconde, mais taciturne ; non jovial, mais méditatif et triste.

Il ne va pas, lui, en fastueux équipage. Sa mule est une humble mule comme les nôtres, qui ne fait pas la fière, qui n'a pas le cœur aux effets de poitrail et d'encolure, qui se soucie fort peu qu'on lui trouve les oreilles avachies — et qui n'a pas de sonnailles.

Elle disparaît — inglorieux caparaçon — sous les grappes de seilles qui se heurtant — bringueballantes — rythment sa marche.

Il y a la seille à deux anses (*a tinegda*) que les femmes vont remplir à la fontaine, vase vénérable — mais la cruche l'a supplanté — qui gardait la provision d'eau familiale et avait, dans chaque maison, sa petite niche.

Et il y a la seille à une anse (*a caghjna*) pour traire le lait...

Me voilà (et je reviens de loin) ramené à ma bergère.

S'avisant du regard curieux que je dirige sur sa *caghjna*, elle me la montre. C'est tout neuf, en beau bois de pin, d'un bel or rouge et qui sent bon. Trois cercles de fer en ceignent les flancs bien arrondis. La forme est d'un tronc de cône plus large que haut et qui va se rétrécissant du fond à l'orifice.

— C'est un menuisier qui m'a fait cela, m'apprend la bergère.

Ce sont les menuisiers, maintenant, qui font les seilles quand il n'ont pas d'autre travail. *Delfinu* — depuis longtemps trépassé, sans doute, — n'a pas eu de successeurs. Encore un métier corse qui a disparu, parce qu'il ne nourrissait plus son homme.

J'ai suivi la bergère jusqu'au parc. Elle a ouvert, toute grande, la porte du petit compartiment et est allée se placer dans la porte étroite, l'obstruant.

Mais qu'est-ce qui leur prend, à ces bêtes qu'on eût dites si impatientes de retrouver le bercail ? Un flottement se discerne dans le troupeau où quelque chose comme un repli s'esquisse. Devant son objet qui s'offre, le désir a de ces dérobadés... Pourquoi le Malin s'interdirait-il le plaisir pervers d'égarer les bêtes ? Ne vous semble-t-il pas l'entendre ? Il remontre le ridicule de s'aller coucher à l'heure des galinacés. Ah ! quand donc la race ovine se guérirait-elle de sa pusillanimité ? Aux temps abominables où naquit la crainte héréditaire, les prunelles de fauves trouaient l'ombre de plus de feux qu'il n'y avait d'étoiles au ciel. Mais

ici, pas même de loups... Le renard ? Peuh ! Le renard fuit le chien.

La fraîcheur du soir se fait plus insinuante que le serpent devant la Femme. Oh ! restez... La nuit va venir avec ses brises, ses parfums, ses chuchotements, ses caresses, ses mystères...

La crainte l'emporte qui se couvre des noms de prudence, de sage habitude, de règle tutélaire — que la bergère rappellerait au besoin et le chien...

Une, deux, trois brebis — l'une suivant l'autre — sont entrées. Avec hésitation, il est vrai, et comme à contre-cœur. Puis cinq, puis dix, celles-ci en trotinant.

Voici le grand bélier blanc, époux du troupeau dont il est le père et qui porte ses incestes avec l'olympienne majesté d'un Jupiter ovin.

Son port de tête, la gravité de sa démarche, son air distant, solennel jusqu'à en paraître prud'hommesque, amenant à se demander s'il n'est pas obscurément pénétré de l'importance de sa fonction.

C'en est touchant et l'on se reprocherait de noter — n'est-ce pas pourtant la vérité même ? — qu'avec ses petits yeux pauvres de cils et bordés de rouge, ses taches de rousseur, certain froncement canaille des naseaux, certain pli équivoque de la lèvre qui empreignent de lubricité son masque stupide, il a un air de vieil abruti.

Il est le mâle et rien d'autre. Avec l'âge, ses insignes, ses attributs se sont accusés jusqu'à l'outrance. Il a de puissantes cornes trois fois tordues et sa bourse énorme — quelque peu ballante et flasque — touche presque à terre.

Est-ce l'ascendant du seigneur et maître ? Ou l'instinct moutonnier de la race qui se déchaîne ? Toutes à la fois, les brebis se précipitent vers l'entrée. C'est une ruée, un engouffrement. Dans la porte trop étroite pour une telle vague, elles se bousculent, s'écrasent, s'entassent, se chevauchent. Puis la vague s'écroule, déferle, emplit le petit compartiment de ses nappes bêlantes.

Ce ne sont plus en effet que bêlements éperdus, comme si ces pauvres bêtes se croyaient à l'abattoir. Vous les savez sujettes aux désarrois sans cause, aux détresses puériles et l'espèce d'assaut qu'elles viennent de donner à leur dortoir, a bien été, comme dans la paradoxale et plaisante définition, une panique en avant.

Il faut, pour les en remettre, toute l'autorité du chien et la rassurante présence de la bergère.

Le chien, lui, n'est qu'un subalterne, un « flic » déformé

par le métier et qui ne croit qu'à la manière forte. La vue du désordre le met hors de lui et il rétablit l'ordre, sacrebleu ! par l'énergie. Il réduira au silence ces affolées en criant plus fort qu'elles. Il a sauté sur le mur et, de là haut, les dominant, ses regards braqués sur elles comme deux mèches en feu qui menacent de tout faire sauter, — il jappe à casser les oreilles.

— Assez ! fait la bergère excédée. Et Cerbère se tait, mais il lui reste dans la gorge des râlements de fureur mal rentrée.

La bergère est pour la douceur et elle en obtient, ma foi ! des résultats miraculeux.

« *I me picuregdi* » répète-t-elle, avec les carressantes inflexions de voix d'une mère qui parle à ses enfants. *I me picuregdi* ! qui se traduit : Mes chères petites brebis...

Elle est debout au milieu du troupeau encore pareil à une onde agitée qui ne retrouve pas son équilibre ; et ses deux mains ouvertes ont l'air d'y verser je ne sais quelle calmante aspersion. Vous songez à quelque scène de la « *Légende dorée* ».

Et alors... Je n'en crois pas mes yeux. Suis-je mystifié ? Quelque prince Potemkine m'aurait-il attiré dans une bergerie truquée ? Mais je suis trop mince personnage et il est peu croyable que l'on se mette en frais d'artifices pour s'assurer ma faveur. N'ai-je pas plutôt affaire à des brebis de cirque qui — « liquidées » — à vil prix au terme de quelque tournée ruineuse — vivraient ici leur dernier — combien inglorieux ! — avatar ? La carrière des spectacles offre plus d'un exemple de telles chutes et c'est sujet de roman devenu banal que l'histoire de la vedette qui roule jusqu'au bouge de matelots. Peut-être, ces bêtes si étonnamment dressées ont-elles joué dans une de ces évocations théâtrales que l'on aime aujourd'hui, des folâtres plaisirs de Trianon. Et je cherche à leur cou ou à leur corne, quelque lambeau des rubans dont une reine les couvrirait.

Ah ! fugues de mon imagination ! Tandis que son maître tourne mélancoliquement autour du pieu d'une « situation » modeste et sédentaire, elle galope de tous côtés — vous avez un exemple de ses divagations — et plus d'une fois me revient de Versailles... ou du bout du monde, quand ce n'est pas de l'autre monde...

« Folle du logis » ! O toi, la bien nommée... Tant de courses pour cette chose si simple et, sans doute, si aisée : une brave bergère qui, sachant le prix du temps et que l'ordre permet d'en gagner beaucoup, s'est ingéninée — telle la

maîtresse d'école qui apprend « aux plus petits » à faire le rondeau — et, patiente, elle y est parvenue, à obtenir de ses bêtes (très douces, ne l'oubliez pas, et dociles) quoi donc ?

Croyez-moi, j'ai vu ceci : après quelques remous, la cohue bëlante se taire et s'ordonner et, chacune allant comme à un numéro d'elle seule lisible inscrit sur le mur du petit compartiment, toutes ces brebis — aussi correctement que des chevaux militaires — se ranger...

Le nez contre le mur, elles tournent le dos à la bergère et c'est pour lui présenter leur mamelle... Et là où, tout à l'heure, elles s'écrasaient (car le petit compartiment est exigü) elles ont su laisser entre elles un espace vide où la bergère circule.

Et cela fait plaisir à regarder : la bergère qui va d'une bête à l'autre, qui derrière chacune s'accroupit, incline sa seille. Deux doigts (le pouce et l'index) qu'elle humecte prestement de salive vont à la tiède mamelle que brûle un prurit d'impatience, pressent, tirent les tout petits trayons noirs. Et deux minces jets partent, deux flèches obliques qui divergent, toutes blanches. Trois, quatre tractions vous vident une mamelle (car le lait diminue déjà et aura bientôt tari). Et le bruit rythmé des flèches de lait — tchi ! tchi ! presque le cri de la cigale — s'étouffe dans le foisonnement des écumes qui montent...

Aussitôt qu'allégée de son lait, chaque brebis passe dans le grand compartiment.

Et l'opération s'achève si rapidement qu'un « déjà ! » vous échappe où il y a non moins de ravissement que de surprise.

L'expéditive bergère, ayant tiré derrière soi la porte du parc, s'en va... Et dans sa seille qui paraît se vider, la mousse (déflation moins laborieuse que la budgétaire) s'évanouit avec un pétillement musical, léger, léger...

Les brebis sont toutes dans le grand compartiment, — le chien parmi elles qui, en rond, s'est couché pour le demi-sommeil bien gagné qu'il s'octroie, la truffe de son nez sous sa queue, comme si de subodorer toute la nuit son propre musc devait préserver du sommeil, auquel elle n'a pas droit, sa vigilance.

La nuit vient, avec ses voiles dont elle enveloppe toutes choses, et ces bêtes aussi qui ne connaissent pas d'autres couvertures...

Formalités millénaires du coucher ! Autour de l'endroit qu'elles ont chacune élu pour dormir, elles tournent un instant en rond, puis flairent le sol semé de crottes sèches, ensuite elles le grattent de leurs pieds de devant, du droit



d'abord, puis du gauche. Vous diriez de quelque rite religieux prescrit, du fond des âges, par le Génie de la race. Alors, elles se laissent tomber sur les deux genoux, pour s'endormir (je l'ai déjà dit), dans l'attitude de la prière.

Il arrive que, toutes installées, l'une ou l'autre trouve que sa place manque de confort ou qu'elle en découvre, déjà occupée, une meilleure qui la tente... Jusque chez les brebis, il y a l'éternelle Allemagne. Vous la voyez qui se lève, va vers la place convoitée, en heurte la première occupante d'un coup de museau qui veut dire : « Ote-toi de là que je m'y mette ! » Bataille ? et, par le jeu des alliances, dégénérant en guerre universelle ? Non ! Comme on comprend la place éminente que tient la race ovine dans les symboles chrétiens ! Bêtes foncièrement évangéliques dont il est même permis de supposer qu'elles ne furent pas sans trop prêter l'oreille aux tristes prédications de quelque Tolstoï blanc, crépu et fort encorné.

« Ne résiste pas au méchant ». Ici, la règle est religieusement observée. La pauvre bête chassée se lève et, sans en témoigner de colère ni même de mauvaise humeur, s'en va chercher ailleurs un coin vacant qu'elle est évidemment sûre de trouver.

Un parc est une Europe sans histoire où il y a de la place pour tous.

Et c'est pourquoi, ô brebis ! vous dormez en paix.

#### IV

Je m'étais mis en tête de les surprendre en plein sommeil pour les voir dormir.

Il y avait bien trois heures qu'elles étaient couchées. Et sur le repos des créatures qu'elle couvrait des sombres plis de son manteau, sa sereine figure doucement éclairée des innombrables feux du diadème sidéral, la nuit d'apût gardait l'auguste et tendre silence des mères qui viennent d'endormir leur enfant.

Comme un rôdeur, je me suis approché du parc, retenant mon souffle, marchant sur la pointe des pieds que j'avais, d'ailleurs, enveloppés — voyez quelles précautions ! — de toute la ouate, de tout le velours, de tout le feutre qu'avaient pu me fournir les métaphores en usage.

J'allais toucher au but, lorsqu'un long grognement de bête féroce m'a fait battre en retraite. Déjà, Cerbère avait sauté sur le mur — ce qui est sa façon de courir au rempart — et me poursuivait d'abois furieux.

Délivrons-lui ce certificat : il fait bien son service.

Comme le chien de Brisquet, c'est une chienne. Mais, contrairement à la Bichonne qui portait un nom féminin, on l'appelle *Picuraghiu* qui est d'un mâle.

*Picuraghiu* signifie : le gardeur de brebis et il faut convenir qu'il les garde bien. Que si vous aviez la folle audace de vous introduire dans le parc ou de toucher à quelque bête du troupeau, il vous sauterait à la gorge avec le courage d'un lion et la férocité d'un tigre. Et vous ne lui feriez lâcher prise qu'en l'assommant.

Il a donc les vertus du chien de berger, — encore qu'il ne soit pas de race pure.

Affligeante promiscuité où nos animaux vivent ! Les croisements résultent de rencontres hasardeuses.

C'est de la gent canine qu'on le peut dire le mieux. Chez nous plus qu'ailleurs, elle n'est qu'une plèbe dissolue où le communisme sexuel s'aggrave de public dévergondage. Le « *conceptus in trivio* » y est la règle générale et *Picuraghiu* n'y a pas fait exception.

Sa mère qui était une bonne gardeuse de brebis, avait abandonné son troupeau, comme il advenait aux époques où la nature parlait en elle plus haut que le devoir. L'odeur à la fois subtile et pénétrante de sa chair en folie avait attiré auprès d'elle tous les mâles des alentours. Il en était venu et il en venait chaque jour de toutes sortes : des vieux et des jeunes, de beaux et de laids, de vaillants et de couards, des Achilles et des Thersites — et des Ulysses aussi qui joignaient la force à l'astuce ou suppléaient, par l'astuce, à la force.

L'histoire, commencée comme dans Rabelais, avait vite tourné en effet à l'épopée, à l'Illiade canine dont l'insatiable Hélène — ah ! mémorables batailles ! combats singuliers ou mêlées — passa d'un vainqueur à l'autre jusqu'à ce qu'un paladin (c'était le chien d'un adjudicataire olivésain, un magnifique épagneul gris bleuté) ayant mis en fuite tous ses rivaux, l'eut toute à lui, par droit de conquête, trois jours et trois nuits durant. Ils étalèrent leur liaison, portant jusqu'aux abords des habitations leurs longs accouplements scandaleux.

Et peu de mois après, *Picuraghiu* naissait. La portée était nombreuse qui périt misérablement, sans même que les pauvres yeux clos se fussent ouverts à la lumière.

*Picuraghiu* ne dut d'être épargné qu'à cette bonne fortune qu'alors que ses frères et sœurs tenaient de l'épagneul, il

ressemblait à sa mère et se rapprochait, sans trop d'inadmissibles altérations, du type « chien de berger ».

Or, *Zi Pitracchiölu*, son maître actuel, n'avait plus alors qu'un très vieux chien. Ambitieux, il envoyait à l'école ses garçons ; et sa fille unique s'était laissée enlever à quatorze ans par un jeune berger de seize. Qui, désormais, garderait ses brebis ?

Il se mit en tête de former un chien sur qui s'en remettre de la conduite du troupeau. Ordinairement, le chien ne sert qu'en sous-ordre. Quelqu'un de la famille du berger (c'est le plus souvent un adolescent, parfois le grand-père ou l'aïeule), accompagne le troupeau et le chien n'est que l'adjutant.

Il fallait à *Zi Pitracchiölu*, un chien qui cumulât, capitaine et adjutant tout ensemble.

Mais une pareille bête, la nature ne vous l'apporte pas toute formée. Elle ne vous en livre que la matière première, la boule d'argile à modeler.

Et *Zi Pitracchiölu* entreprit de façonner à son idée, ce chiot aveugle.

Il le sépara aussitôt de sa mère pour le porter dans son parc où il lui avait préparé une niche très confortable.

Ce soir-là, le rose museau goulé, tâtonnant et quêteur de lait, tira — sans s'apercevoir de la substitution — la mamelle d'une brebis.

Dès lors, allaité par une brebis, *Picuraghîu* vécut et grandit parmi les brebis.

Quand le troupeau n'était pas là — c'est-à-dire toute la journée — ou il goûtait, dans sa niche, de profonds sommeils roses, pleins de rêves puérils, ou (explorateur émerveillé) il découvrait peu à peu cet univers qu'était pour lui le parc ; il en reconnaissait l'orographie sommaire qui se ramenait à un Himalaya circulaire enfermant une vaste plaine toute semée d'éminences de médiocre altitude (les crottes plus ou moins sèches des brebis) et de petits lacs aux ondes troubles, visqueuses, couleur de rouille (les flaques de purin).

Tenant pour infranchissable l'Himalaya — ce dont l'avaient convaincu quelques tentatives manquées d'escalade — il s'était tourné vers l'examen minutieux du territoire intérieur. Il observait à la façon des chiens, qui est de flairer là où nous regardons. Mais il est à noter que ce parfait instrument d'investigation qu'était la truffe de son nez, il le braquait de préférence sur les aspérités du sol et sur les nappes

liquides, moins — avouons-le — par curiosité scientifique, que pour en humer les odeurs, à son gré, divines...

Le matin et le soir — sa bonne tétée l'y disposant — il jouait avec les brebis. Bêtes sérieuses et plutôt mélancoliques, elle n'en paraissaient pas enchantées ; mais bêtes indulgentes, elles le laissaient faire et, par moments, poussaient même la condescendance jusqu'à se prêter à ses ébats. Il leur mordillait la cuisse ou l'oreille, leur sautait sur le dos, de ses pattes brouillonnes, cardait leur toison où, toujours, des graines griffues restent prises. A force d'agaceries, il les obligeait à le rouler par terre et c'était son plus grand plaisir de recevoir, sur son rose ventre dodu, la bourrade d'une tête laineuse, aux petites cornes malgré tout attentives à ne pas lui faire de mal.

Jours heureux !

Il grandit rapidement. La mamelle d'une brebis ne lui suffisant plus, il eut, matin et soir, une pleine terrine de lait mousseux et tiède, à peine tiré. La bergère se l'attacha, lui parlant avec douceur, lui tapotant affectueusement le crâne, lui passant sur le dos une main légère dont il recevait la caresse avec délices, les yeux clos, et qu'il léchait ensuite longuement d'une langue reconnaissante.

*Zi Pitracchiòlu* qui suivait, sans se montrer, sa croissance, jugea que le douceâtre breuvage des nourrissons ne convenait plus au grand garçon de chien qu'il devenait. Un soir, il vint lui-même au parc et servit à *Picuraghju* une grande écuelle où, dans un liquide brun, flottaient de gros fragments de pain d'orge.

Malgré la brûlure qu'en ressentirent ses gencives tendres, *Picuraghju* trouva exquise la saveur salée du brouet et c'est avec une volupté indicible, que sa dent déjà forte cassa (et comme il le savourait !) le dur gâteau craquant.

Tout en mangeant avec une gloutonnerie comique, il agitait sa queue en signe de satisfaction et, quand il eut fini, il bondit sur le vieux berger, la gueule ouverte comme pour le dévorer de caresses.

Mais ses transports, ses tumultueuses démonstrations de gratitude lui attirèrent — à force d'immodération — un « finis donc ! » sans tendresse qui le glaça.

Alors, il s'allongea, s'aplatit, se prosterna — craintif et suppliant.

— O infiniment bon ! qui viens de m'initier aux nourritures divines, comment ai-je été si maladroit que de te déplaire ? Tu n'es pas, je le découvre, ô Providence à laineuse



figure ! comme cette autre Providence au visage glabre qui, loin de repousser mes caresses, y répond. Tu règues sans doute sur elle comme sur tout ce qui marche à quatre pattes, toi plus grand et dont la voix forte — la sienne m'est si douce... — a éclaté dans mes oreilles, roule encore le long de mon échine comme un tonnerre... Tu es le Maître bon mais sévère ; tu prends soin de tes créatures mais sans en admettre les familiarités. Ne m'écrase pas pour cette fois. Et les marques de ma reconnaissance (que tu veux discrètes) ne s'offriront jamais plus à toi que sous les tremblantes formes du respect infini qui t'est dû.

Avec la bonne pâtée qu'on lui apportait aux mêmes heures, deux fois par jour, *Picuraghiu* prit vite des forces.

Et un jour... un jour, il n'y eut plus d'Himalaya.

Vous m'avez compris : il sauta le mur.

Le ciel bleu, l'éclat de la lumière, la douceur des tendres verdure, les montagnes, l'horizon mauve — qu'il découvrait tout à coup — et aussi de se sentir libre, de faire jouer ses jeunes muscles dont les chaînes venaient de tomber, — tout cela lui fit l'effet d'une bolée d'élixir. Il fut pris d'une bondissante ivresse. Il courut à en perdre haleine, il sauta, il se roula. Il aboya — pour éprouver la force de sa voix — à faire éclater ses flancs.

Il tomba sur un groupe de gracieux bipèdes, aux fraîches figures, aussi vifs, aussi ravis que lui qu'il supposa être les faons de ses Providences — et qui lui firent fête et qui l'admirent à jouer avec eux. Que la vie se révélait belle !

Mais un tremblement mortel le saisit, le paralysa. Il voyait venir, formidable, le Maître.

Et le Maître se baissa, le saisit par la peau du cou, de la main gauche le tint — horrifié et muet — suspendu dans le vide, tandis que de la droite, comme d'un battoir, il lui administrait en guise de correction, une fessée abominable. A chaque coup qu'il frappait, il faisait « han ! » comme un bûcheron. Le malheureux *Picuraghiu* étranglé et les yeux jaillis des orbites, ne pouvait même pas pousser le long hurlement qui l'eût soulagé.

Perdit-il un instant connaissance ? Il se retrouva parmi les crottes, inerte et le train de derrière endolori, dans le parc où il se rappela tout à coup avoir été jeté par dessus le mur.

Ah ! pourquoi, pourquoi un si cruel châtiment ? Quelle règle sacrée avait-il enfreinte ? Contre quelle inexorable loi s'était-il insurgé ?

Ces questions le dépassaient. Il s'anéantit dans sa douleur et, longuement, pleura comme pleure sa race.

Mais son geignement — qui lui était doux — finit par l'endormir.

Si cruelle qu'elle eût été, la leçon ne lui suffit pas. Il ne l'avait pas comprise. Une seconde fois, il sauta le mur.

Il ne se rappelle qu'en tremblant ce qui s'ensuivit.

Scène d'exécution. Deux genoux qui l'étreignent comme un étau. Un billot. Sa queue sur le billot. Le Maître, une hachette à la main, les sourcils joints et tendus, inexorable justicier. La hâche s'élève et retombe, dans un coup sec et précis.

Atroce douleur ! et quel cri affreux il poussa ! Le bout de sa queue avait été tranché net.

Du moins, l'étau où craquaient ses côtes, se desserra. Il s'échappa et, fou, avec des abois aigus et courts, s'enfuit (où vouliez-vous qu'il fuit ?) dans le seul refuge qu'il se connût au monde : le parc.

Il s'y coucha en rond, léchant le sang qui coulait de sa queue coupée.

Son obscure cervelle de bête s'emplit d'éclairs et la vérité lui apparut.

Le Maître ne voulait pas qu'il sortît du parc. Le Maître le vouait à une vie cloîtrée où il n'aurait de compagnes que les brebis. Il était vain qu'il se demandât pourquoi. Le Maître était sage autant qu'il était fort.

Que sa volonté soit faite !

Le soir, il le vit entrer dans le parc, venir à lui — et la misérable bête de se prosterner, tremblante — avec un grand lambeau d'une rouge chose inconnue.

— Tiens, lui dit-il, mange !

*Picuraghiu* sentit en lui il ne sut quoi d'irrésistible — le vieil instinct du carnassier — se détendre comme un ressort. Il bondit sur la rouge chose inconnue, la saisit d'une gueule avide...

Délectation ! Qu'étaient le lait, la soupe au prix de ce met nouveau ?

Il engloutit plutôt qu'il ne mangea. Et quand il eut fini, toujours prosterné, ses yeux levés dardant sur le Maître leur gratitude intense, il battit le sol de sa queue mutilée, encore saignante.

S'il châtiât bien, le Maître aimait bien. Le Maître était aussi bon qu'il était sage et fort. Le Maître soit loué !

Et *Picuraghiu* accepta son destin.

Eut-il quelque vague intuition qu'il était l'héritier présumptif du vieux chien ?

Le vieux chien partait, chaque matin, avec les brebis, rentrait avec elles, le soir. Sans doute les accompagnait-il. Mais pourquoi ? Et où allaient-ils tous ensemble ?

Peut-être le vieux chien condescendrait-il à l'en éclaircir. Il s'en approcha, cordial (ô l'étourdi !) avec des torsions de reins, des frétillements de queue.

Comment lui avait-il échappé jusque-là (et la révélation lui en fut douloureuse) que le vieux chien lui gardait une sombre et trop explicable rancune ? Le vieux chien n'ignorait pas ce que l'homme fait des vieux chiens quand il leur a trouvé un successeur.

Aux avances de *Picuraghiu*, il répondit par un coup de dent prompt et cruel.

Jour d'épreuves ! Blessé à la queue, blessé au cou, blessé au cœur (et c'est son cœur qui lui faisait le plus mal) *Picuraghiu* s'alla blottir dans un coin. Il était à la fois confus et révolté ; des poussées de rage lui venaient jusqu'à ses jeunes dents. Ah ! s'assurer qu'elles étaient fortes et pointues, en éprouver la malignité sur de la chair sensible comme la sienne, fût-ce (pensée dont il eut horreur) la chair de ces pauvres bonnes brebis qui ne lui avaient rien fait....

Quelles amères réflexions se fit-il ? De quelle dure philosophie reçut-il la révélation ? Il se renferma en soi ; il fut sombre, il fut hostile, il fut farouche. Tout ce qui est de vif, d'espiègle, de confiant, de spontané, de caressant, de sociable dans l'âme canine, ô cruautés incomprises et trop tôt venues, vous veniez d'en amputer la sienne ! Se mettre en position d'attaque ou de défense, arc instantanément bandé... Hérissier le poil, montrer les canines... Bref, le chien de berger et il ne lui manquait qu'un bon dressage.

*Zi Pitracchiôlu* s'y mit soi-même et ce fut l'affaire d'une quinzaine.

*Picuraghiu* connut la campagne, les agrestes pâtis, les eaux fraîches, les vastes horizons — non la liberté, toutefois : une invisible laisse le tenait, pour ainsi dire, dans la main du Maître qui, attentif et méthodique, ingénieux et patient, caressant tour à tour ou sévère, brutal au besoin, endoctrinait son élève, d'ailleurs bien doué.

Un jour *Picuraghiu* assista (et quel frisson il en eut ! quel tremblement de tout le corps lui revient quand il y songe !) il assista à une affreuse scène qui — en lui apprenant que son apprentissage était tenu pour terminé — lui révéla l'aboutissement du ministère dont on l'investissait.

Il y avait un moment que le Maître attachait au vieux chien un regard singulier. Et il advint que le pauvre animal, de plus en plus clopinant, morne et farouche — tout à ses sombres pensées — s'isola.

Le Maître qui, sans doute, guettait l'instant, prit à son épaule gauche la *chose tonnante* qu'il y portait suspendue par un cuir. Il en dirigea vers le vieux chien, la longue et luisante gueule à double narine qui souffla, avec force fumée, la foudre. Le vieux chien ne poussa qu'un cri. Il était mort et crô ! crô ! crô ! les corbeaux vinrent le manger.

Ce fut la cérémonie d'ordination de *Picuraghiu* qui, dès lors, gouverna seul les brebis.

Le Maître — qui les lui a confiées — se repose entièrement sur lui. Il part avec elles dès le point du jour ; il les mène, les surveille, les tance quand il faut et si bien veille-t-il, qu'il ne lui est jamais arrivé d'en perdre une.

Il est précieux ; il s'est rendu indispensable. Aussi le nourrit-on bien. Il a le poil luisant. Il est aussi beau que peut l'être un chien de berger bâtard. Ses courtes oreilles montent droit (comme celles de sa mère) mais elles se cassent (en quoi il tient de l'épagneul) vers le bout qui pend.

Il n'y a que l'amour qui sache faire rompre à *Picuraghiu*, la chaîne sacrée du devoir. En ses jours de folie (et ceci nous rappellera que c'est une chienne) elle quitte parc, troupeau et tout... Cela lui arrive deux ou trois fois par an. *Zi Pitracchiolu* qui s'incline devant les lois de la Nature, lui pardonne et se charge des suppléances, d'ailleurs très courtes.

*Omnia vincit amor et nos cedamus amori.*

*Picuraghiu* n'est pas cornélienne. Elle cède à l'amour. A l'amour seul...

NATALI.





# LE GÉNÉRAL OTTAVI

## APPENDICES

### I

LIBERTÉ

ÉGALITÉ

Les Représentants du Peuple délégués par la Convention Nationale près l'armée d'Italie et dans les départements du Midi, (*sic*)

Sur le compte qui leur a été rendu de la valeur, zèle, intelligence et civisme du citoyen Ottavy, adjudant-major de la 3<sup>e</sup> demi-brigade d'infanterie de ligne.

Le nomment adjudant général chef de bataillon, chargent le général de la Division de le faire reconnaître en cette qualité et le faire jouir des appointements attachés à ce grade.

Fait à Port la Montagne, le premier prairial l'an second de la République une et indivisible (1).

Pour copie conforme à l'original,  
signés : SALICETI et MOLTEDO.  
Certifié : Général MOURET.

Suivent plusieurs attestations élogieuses du général divisionnaire Gentili, du général Serrurier, du général Pijon, certifiées par le commissaire des guerres ordonnateur de la 3<sup>e</sup> division Malus.

### II

Armée d'Italie  
3<sup>e</sup> Division de droite

Orméa, le 30 messidor, 3<sup>e</sup> année  
de la République (18 juillet 1795)

L'adjudant général chef de brigade Ottavy aux membres composant la commission d'organisation et des mouvements des armées de terre.

Citoyens,

J'ai reçu aujourd'hui votre lettre du 25 prairial dernier

(1) 20 mai 1794.

(2) Le Général de division Mouret. Il a déjà été question de lui à propos du général Gentili. Cf. la notice consacrée à ce dernier dans le n° 57 de la *Revue de la Corse*.

qui me fait savoir que je suis supprimé ; le général Kellermann ayant jugé à propos de me faire continuer mes fonctions d'adjudant général, je reste à mon poste pour les y exercer jusqu'à nouvel ordre.

Je vous adresse ci-joint, Citoyens, l'état de mes services et un mémoire contenant mes demandes ; je compte trop sur votre justice pour qu'elles ne soient prises en considération.

J'attendrai le résultat de cette démarche avec impatience.

Salut et fraternité : OTTAVY.

### III

LIBERTÉ

ÉGALITÉ

Armée d'Italie

Mémoire adressé aux Représentants  
du peuple par OTTAVY, Ex-adjudant général.

Citoyens Représentants,

Quoique je ne sois pas d'un âge avancé, je suis un vieux soldat de la Révolution, les pièces que je vous sou mets à l'appui de ce mémoire prouvent encore que je sers la chose publique depuis 1782, ce qui me donne dix-sept ans passés de service actif, avec les quatre campagnes de l'armée d'Italie à laquelle j'ai été constamment attaché, ainsi qu'à mon bataillon dont je ne me suis séparé que pour passer aux grades supérieurs auxquels mon zèle et mon civisme m'ont sans doute plus appelé que mes talents quoique j'ai passé une partie de ma vie à en acquérir, mais ceux du militaire doivent être sans borne.

Mon peu de fortune, ma bonne volonté, surtout la justice qui est à l'ordre du jour et en pratique, me font espérer que les citoyens Représentants du peuple me rendront à mes fonctions, que je m'engage de continuer à remplir avec l'énergie d'un républicain qui n'a d'autre but que d'être utile à sa patrie.

Fait à Nice, le 18 vendémiaire an IV de la République

(9 octobre 1795)

OTTAVY.

Les Représentants du Peuple recommandent au Comité de Salut Public le citoyen Ottavij dont il leur a été rendu les meilleurs témoignages, depuis qu'ils sont à l'armée.

Nice, le 1<sup>er</sup> brumaire an IV de la République française.

PEYRE.

## IV

LIBERTÉ

OTTAVY, Ex-adjutant général  
au Ministre de la Guerre

ÉGALITÉ

Citoyen Ministre,

Je vous expose qu'étant arrivé à Paris depuis trois jours pour réclamer auprès de vous la réintégration de mon emploi d'adjutant-général, le seul motif de ma destitution n'a d'autre objet de n'avoir pas été compris dans le travail fait par Aubry.

Quoique destitué, je n'ai pas moins servy en cette même qualité et en vertu des ordres du général en chef pendant deux mois aux postes avancés et que je n'ai quitté que pour me conformer à l'arrêté du Comité de Salut Public en date du ... (*sic*) lequel me renvoya à la suite du corps dont j'avais été tiré au grade de chef de demi-brigade.

Rendu à ce nouveau poste, et en vertu des ordres du chef de l'Etat-major de l'armée d'Italie, je fus reçu et reconnu chef de brigade à la suite. Ce nouveau grade fut encore supprimé par un nouveau (*sic*) arrêté et d'après ces différents changements, ne sachant plus à quel grade tenir, je fis par divers mémoires adressés aux différents comités et par les Représentants du peuple près l'armée d'Italie et par les généraux auprès desquels j'ai servi et dont les pièces doivent se trouver dans votre bureau. Mais les changements qui se sont succédés et la multiplicité des affaires ont sans doute été cause que je n'ai pu recevoir aucune réponse, ce qui m'a déterminé à me rendre ici pour obtenir de votre justice l'effet de ma juste demande.

Les députés de mon département, réunis, ont plusieurs fois demandé ma réintégration ; ces pétitions se trouvent encore dans vos bureaux, mais dix-sept ans de service, trois campagnes (1) à l'armée d'Italie où j'ai rempli pendant trois ans les fonctions d'adjutant général sans cesse aux postes avancés et les certificats qui m'ont été délivrés par mes supérieurs me mettent à même d'espérer de votre justice, Citoyen Ministre, ma réintégration dans mes fonctions que je m'engage de remplir avec les sentiments d'un vieux Républicain. J'ose me flatter que d'après ces motifs de considération et les certificats joints au présent, attendu que mes moyens ne me permettent pas de faire un plus long séjour

---

(1) Il avait dit « quatre » dans la lettre précédente aux représentants du peuple.

à Paris et de rester dans une pareille inaction, vous voudrez bien me rendre le plus tôt possible à mes fonctions et ma reconnaissance sera sans borne.

OTTAVI.

Présenté le 7 nivôse, l'an IV<sup>e</sup> de la République française (1)

## V

Paris, le 7 ventôse an IV (26 février 1796)

Le Ministre de la Guerre,  
Au citoyen Ottavi (2)

Le Directoire exécutif m'a adressé, Citoyen, l'arrêté qu'il a pris le 25 pluviôse dernier, par lequel vous êtes réintégré pour jouir du bénéfice de la loi du 13 Prairial dernier, dans le grade que vous aviez avant votre nomination provisoire à celui d'adjudant général et concourrez (*sic*) dans ce dernier grade pour votre remplacement. Je vous invite, en m'accusant la réception de la présente, à me mander en quel lieu vous aurez fixé votre domicile et l'époque à laquelle vous aurez rejoint le corps dont vous êtes sorti, si vous prenez ce dernier parti.

## VI

### ARMÉE D'ITALIE

Au quartier général de Gênes, le 12 prairial (1<sup>er</sup> juin 1800)  
an VIII de la République française une et indivisible.

MASSÉNA, Général en chef

Bon provisoire pour tenir rang d'adjudant général  
dans les troupes françaises.

Le Général en chef,

D'après les témoignages avantageux qui lui ont été rendus sur le citoyen Ottavi cy-devant adjudant général au service au service de France et ensuite adjudant général au service de la République cisalpine.

L'autorise à repasser dans le même grade au service de la

(1) 28 décembre 1795.

(2) Pareille lettre était adressée en même temps aux citoyens Valerij et Galeazzini, également ex-adjudants généraux provisoires.



République française pour être employé à l'armée d'Italie.

Il jouira à compter de ce jour, douze prairial an VIII, des émoluments et prérogatives affectés à son emploi.

La présente nomination n'étant que provisoire sera adressée par le chef de l'Etat-major général au Ministre de la guerre pour être soumise à l'approbation du Gouvernement.

MASSÉNA.

## VII

1<sup>er</sup> Bureau  
Etat-Major

Rapport fait aux Consuls par le Ministre de la guerre,  
le 27 vendémiaire an IX (septembre 1800)

Ottavi, ancien adjudant commandant provisoire au service de France, passé en la même qualité à celui de la République cisalpine, et rétabli dans son grade à l'armée d'Italie par le Général Masséna, demande la confirmation de cette disposition.

Cette demande est présentée et appuyée par le général Oudinot, chef de l'Etat-Major général, et par le général de division Miollis dans la division duquel il a été employé à Gênes pendant le blocus.

Le citoyen Ottavi, né en Corse, a servi dans un régiment d'infanterie du nom de cette Isle, depuis 1792 jusqu'en l'an II de la République, époque à laquelle il fut promu au grade d'adjudant général par les Représentans du peuple.

Il ne fut pas confirmé dans ce grade ni conservé par l'organisation du 25 prairial an III ; mais il continua de servir à l'armée d'Italie et fut attaché en l'an V à la République cisalpine en qualité d'adjudant général. Les services importants et distingués qu'il a rendus pendant le blocus de Gênes ont engagé le général Masséna à le rattacher au service de France dans le grade d'adjudant commandant.

Je prie les Consuls de me faire connaître si leur intention est de confirmer cette disposition du général Masséna.

## VIII

REPUBBLICA ITALIANA

*Patente di generale di Brigata*

Qualità di Servizio

Gradi sostenuti : Ajutante general Capo Brigata vent' otto  
Brumale anno sesto.

Generale di Brigata il primo nevoso anno nono.

Vicende incontrate :

E stato agli affari contro gl'insorgenti della Toscana negli anni settimo ed ottavo alla testa d'una mezza brigata ; nella ritirata faceva la retroguardia.

Ha fatto la battaglia di Novi all'avanguardia sotto gli ordini del generale Vatin, e successivamente agli affari di Acqui di Vottagio, della Borghetta indi nella riviera di Genova ove prese il comando di una brigata francese, colla quale si è trovato al blocco di Genova sotto gli ordini del generale Miollis.

Vista la qualità di servizio qui sopra enunciata il Vice presidente della Repubblica conferma il cittadino Filippo Ottavy di Ghisone in Corsica nel grado di generale di brigata nell'armata della Repubblica. La presente conferma vale dal primo nevoso dell'anno nono.

Milano li 30 del mese di aprile 1804 anno III : Melzi. Il segretario di stato : L. VACCOR<sup>te</sup>; Il Ministro della Guerra : CUSRELNO. (?) Registrato al Dipartimento della guerra al N° 501.

Au revers :

Connotati firma del Possessore

Patria : Ghisone in Corsica Departemento del Golo, statura 5 piedi, 4 polici, 8 linee, ciglia castagne, occhi castagni, bocca mediocre, mento rotondo, naso grande, volio ovale.

Età : Trenta sette anni ; firma del possessore : Ottavy.

## IX

*Napoli*, 21 Giugno 1808.

### ORDINE REALE DELLE DUE SICILIE

Il gran Cancelliere al signor Generale di divisione Ottavy

Con decreto de 18 maggio prossimo corso S. M. si è degnata nominarla cavaliere dell' ordine reale delle Due Sicilie e con altro decreto de 19 detto l'ha nominata Commendatore di esso ordine. Con mio sommo piacere mi affretto a darle parte della grazia fattale da S. M., e le sarà rimessa la decorazione corrispondente subito che saranno terminate.

Profitto di quest' occasione per confermarle gli attestati del mio rispetto e considerazione.

Firmato : Principe Bisignano.

## X

MARZIO MASTRILLI DUCA DI PALLO,

Di Duchi di Marigliano, e di Conti della Rocca, e Casamarciano, Gran dignitario degli ordini delle Due Sicilie, e della Corona di ferro, cavaliere dell'Ordine del Toson d'oro.

*Ministro degl'Affari esteri di S. M. il Re delle Due Sicilie,  
e suo Consigliere di stato,*

Partendo della questa capitale per recarsi in Corsica sua patria il signor Tenente generale Ottavy, con sua moglie, suo figlio, un servitore ed una serva, per ordine di Sua Maestà impongo a tutti li ministri suoi, e ufficiali di giustizia, e guerra, e a quelli, che non lo sono dimando in suo real nome, che non gli diano molestia, ne impedimento alcuno nel suo viaggio, anzi gli prestino il favore necessario per eseguirlo. Napoli 20 maggio 1815.

Per autorizzazione del Ministro, il capo di divisione, firmato : Cavaliere Monforte.

A di 27 maggio 1815, Porto Ferrajo, capitale dell'Isola d'Elba, vista dalla polizia, buono per Bastia, firmato : Calderaj. Commrio di polizia.

Vu à l'Etat major de la place, Portoferrajo, le 27 du mois de mai 1815. Le général commandant la place, signé : BERTOLOSI.

Pour copie conforme : Le Commissaire des Guerres, DOT.

## XI

Ajaccio, le 12 février 1816.

A. S. E. le Ministre de la guerre.

Monseigneur,

Le soussigné Jacques Philippe Ottavy, Lieutenant-général demeurant à Ajaccio, a l'honneur de représenter très respectueusement à Votre Excellence :

Qu'ainsi qu'il a eu l'honneur de le faire par le mémoire qu'il lui a adressé le 13 novembre dernier, qu'il est rentré en Corse sa patrie, du royaume de Naples, où il servait en qualité de Lieutenant-général, le 28 mai 1815.

Que ce n'est qu'après son retour en France qu'il a eu connaissance de l'Ordonnance du Roi du 16 décembre 1814, et par conséquent il n'a pu s'y conformer, et remplir les formalités prescrites à l'époque fixée.

Que lorsqu'il attendait la décision de V. E. sur sa réclamation, il a eu connaissance de l'Ordonnance du Roi du 20 décembre 1815 laquelle maintient les dispositions de celle du 16 décembre 1814 et accorde un nouveau délai de deux mois.

Que le jour même de la publication de cette ordonnance il s'est empressé de se présenter devant Monsieur le procureur du Roi, près le tribunal de première instance séant dans cette ville, lequel lui a donné acte de sa présence ainsi que des déclarations qu'il a faites relativement à son retour, ce qui a été constaté au moyen du procès-verbal dont copie est ci-annexée.

L'exposant, plein de confiance dans la justice du Roi réclame d'être relevé de la déchéance encourue aux termes de l'Ordonnance du 16 décembre 1814 et du 20 décembre 1815 et il implore à cet effet la bienveillante protection de V. E.

Une vie sans tache, trente-trois ans de bons et honorables services, sans compter douze années de campagnes de guerre, et les droits que l'exposant a acquis à la considération publique ne sauraient pas être indifférents au cœur de S. M. d'autant plus que les circonstances les plus impérieuses l'ont empêché de rentrer avant le 15 avril 1815, car l'ancien gouvernement de Naples a laissé ignorer complètement aux Français, l'ordonnance du 16 décembre 1814, d'où il s'ensuit que le retard ne peut lui être imputable.

L'honneur a toujours été le mobile de toutes les actions *de l'exposant et le retour de Sa Majesté sur le trône de ses glorieux pères sous lesquels il a commencé sa carrière militaire a comblé ses vœux. Il ambitionne vivement l'honneur de consacrer* le reste de son activité au service du Roi auquel il est entièrement dévoué, mais si l'activité ne pouvait lui être accordée, il supplie V. E. de daigner le faire jouir, ainsi que tous les officiers français, de la demi-solde à partir de son retour en France.

Il a l'honneur d'être avec un profond respect, Monseigneur, de Votre Excellence,

Le très humble et très obéissant serviteur.

OTTAVY.



## XII

Lettre de l'Ambassadeur de France au Ministre de la guerre,

Naples, le 21 août 1816.

Monsieur le Maréchal (1),

J'ai reçu la lettre de Votre Excellence du 8 juillet par laquelle elle m'a demandé des renseignements sur la conduite de M. Jacques Philippe Ottavy, Corse de naissance, rentré du service de Naples dans le grade de lieutenant-général.

Avant de pouvoir en prendre sur sa conduite en général, je voudrais vérifier un fait dont j'ai quelques soupçons ; savoir si le général Ottavy n'était pas du nombre des Corses qui avaient suivi Murat dans sa dernière expédition en octobre 1815, quoique évidemment il ne soit pas du nombre de ceux qui furent pris et qui ont été renvoyés en France. Je n'ai que des soupçons à cet égard ; ils peuvent n'être pas fondés ; je n'ai pu m'assurer de ce qui était et je serais fâché de faire tort à cet officier sur des notions aussi incertaines.

C'est pourquoi je n'ai voulu les communiquer que confidentiellement. Il vous sera aisé de vérifier les faits en lui faisant justifier où il a résidé pendant l'année dernière et surtout aux mois de septembre et d'octobre, époque où Murat partit de Corse pour faire sa descente en Calabre. S'il est une fois prouvé que le général Ottavy n'était pas de l'expédition, il me sera aisé de me procurer des renseignements sur ses services dans ce pays.

Agréez les assurances de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Maréchal, Votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Duc de Narbonne-Pelet (2).

## XIII

Ministère de la Guerre

2<sup>e</sup> Division

Etat-Major

*Louis, par la Grâce de Dieu  
Roi de France et de Navarre.*

Sur la proposition de Notre Ministre Secrétaire d'Etat au département de la Guerre,

Avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

---

(1) Le maréchal Clarke, duc de Feltre, Ministre de la guerre pour la 3<sup>e</sup> fois.

(2) **Raymond** Jacques Marie, comte de Narbonne-Pelet, pair de France de la Restauration (7 août 1815) ; duc le 31 août 1815.

Article 1. — Sont nommés : Au grade de Lieutenant-général pour être admis à la retraite : le général Jacques Philippe Ottavi, officier français, rentré du service de Naples.

Article 2. — Notre Ministre Secrétaire d'Etat au département de la Guerre est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

Donnée à notre château des Tuileries, le 11<sup>e</sup> jour du mois de Décembre, l'an de grâce 1816 et de *notre Règne le 23<sup>e</sup> (1).*

Signé : LOUIS.

Le Ministre Secrétaire d'Etat de la Guerre,  
signé : Duc de FELTRE.

Pour extrait : le Secrétaire général, des AIRES.

#### XIV

*A Son Excellence, Monseigneur le Duc de Tarente,  
Maréchal de France et Grand Chancelier de la  
Légion d'honneur (Mac Donald).*

Monseigneur,

Je viens supplier Votre Excellence de vouloir bien demander pour moi à Sa Majesté la décoration de l'Ordre royal de la Légion d'honneur.

Mes titres principaux à cette faveur sont 33 années effectives de service depuis 1782, mon attachement sincère à la famille des Bourbons et ma réintégration au service de France dans le grade de Lieutenant-Général par ordre du Roi du 11 décembre 1816.

Plein de confiance dans votre justice, Monseigneur, j'ose espérer que vous daignerez solliciter cette marque de distinction pour un brave militaire qui a constamment servi son pays et le Roi avec honneur.

Je suis avec respect, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

Le Lieutenant général en non activité : OTTAVY.

Bastia (Isle de Corse), le 20 juin 1817.

Le ministre répondit que le Roi avait suspendu toute promotion dans l'Ordre de la Légion d'honneur. (21 nov. 1817).

---

(1) Souligné par la Direction de la Revue.

## XV

*Ministère de la guerre, Maison militaire du Roi*

## RAPPORT AU ROI

Du 3 septembre 1817.

Sire,

J'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté d'accorder la Croix de St-Louis à M. Ottavi, officier général rentrant du service de Naples.

M. Ottavi a été nommé par Votre Majesté, le 11 décembre 1816, lieutenant-général pour être admis à la retraite.

Il compte 33 ans de service ;

M. le Comte de Villot, gouverneur de la 23<sup>e</sup> division militaire, atteste que cet officier général s'est fort bien conduit lors de l'expédition de M. le marquis de Rivière qu'il a accompagné dans le Fio-Morbo avec un nombre d'hommes levés à ses dépens.

Je supplie Votre Majesté de vouloir bien me faire connaître si elle daigne approuver la proposition que j'ai l'honneur de lui faire en faveur de M. Ottavi.

Le Ministre Secrétaire d'Etat de la Guerre,

signé : Maréchal duc de Feltre.

Bon : signé Louis.

Par le Roi, le Ministre Secrétaire d'Etat de la Guerre.

signé : Maréchal duc de Feltre.

## XVI

Lettre au Ministre de la Guerre (1).

Monseigneur,

Dès 1816, je me hâtais de donner des preuves de dévouement au gouvernement en combattant dans ma patrie et pour ramener à l'obéissance légitime les habitants du canton du Fiumorbo qui étaient en révolte.

M. le marquis de Rivière, pour lors gouverneur et commissaire extraordinaire du Roi en Corse, fut personnellement témoin de ma conduite et le paragraphe de son ordre

---

(1) Le Maréchal marquis Gouvion de Saint-Cyr, Ministre de la guerre pour la seconde fois (12 septembre 1817 — 18 novembre 1819).

du jour, daté de la plaine de Ghisoni, le 22 avril 1816, que je transcris littéralement ci-dessous, prouve évidemment en ma faveur.

« Je n'ai eu qu'à me louer de la conduite de M. le Lieutenant-général Ottavy qui a montré le dévouement le plus « décidé à la cause du Roy dans toutes les rencontres que « les troupes royales sous mes ordres ont eues avec les « révoltés du Fiumorbo ».

Monseigneur, aucun des généraux corses n'est employé : ma conduite de 1816 qui ne se démentira jamais et qui est le garant certain de mon attachement et de ma fidélité au gouvernement me fait oser avoir l'honneur de supplier Votre Excellence de daigner la porter à la connaissance de S. M. pour être rappelé à l'activité de service dans ses armées, ou pour obtenir la décoration de l'Ordre royal de la Légion d'Honneur.

Me rappelant toujours avec gloire, Monseigneur, d'avoir servi sous vos ordres dans la Ligurie, à Venise et dans le royaume de Naples, j'ai tout lieu d'espérer que Votre Excellence daignera prendre ma demande en considération et la soumettra à S. M., de la munificence de laquelle j'attends les bienfaits.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, Monseigneur, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

Le lieutenant-général en non activité · OTTAVY.

Bastia (Ile de Corse), le 24 décembre 1817.

Le 17 novembre 1821, comme il n'avait pas encore reçu satisfaction, le général Ottavi récidivait et se faisait recommander par le député du Var, le lieutenant-général comte Parthouneaux, mais en vain.

Le 6 octobre 1824, il faisait une nouvelle tentative auprès du marquis de Clermont-Tonnerre, pair de France, ministre secrétaire d'Etat au département de la Guerre, qu'il avait accueilli jadis à son quartier général, quand il commandait la division de la Pouille, et il faisait apostiller sa requête par le comte Reille, pair et lieutenant-général ; mais c'est seulement le 29 octobre 1828, qu'il était enfin promu chevalier et, sous Louis-Philippe, le 29 avril 1837, officier.

## XVII

A Monsieur le Maréchal duc de Dalmatie, Ministre Secrétaire d'Etat au département de la Guerre.

Monsieur le Maréchal,

J'étais adjudant-général au mémorable blocus de Gênes



auquel vous eûtes une aussi grande et glorieuse part ; je commandais une partie des troupes de la division Miollis, dans la vallée du Bisagno, dans la journée du 13 mai 1800, lorsque vous fûtes malheureusement blessé et pris par l'ennemi sur les hauteurs de Monte-Creto (1). C'est à ce titre, Monsieur le Maréchal, que j'invoque, avec la plus grande confiance, votre justice.

Sous la Restauration les vétérans de l'ancienne armée étaient en butte aux injustices et aux humiliations de tout genre ; j'ai été d'autant plus du nombre que ma qualité de Corse ne pouvait m'y soustraire, par suite de la haine qu'on leur portait.

L'ordonnance spéciale du 1<sup>er</sup> août 1815 m'admettait de plein droit à la retraite, que je devais obtenir au maximum, parce que je réunissais toutes les conditions qu'elle exigeait ; mais pour me priver de cet avantage auquel j'avais des droits incontestables, ma pension, au lieu d'être fixée en vertu de cette ordonnance, ne le fut que quatre années après, c'est à dire le 1<sup>er</sup> janvier 1819, d'après l'ordonnance du 27 août 1814, à la somme de 4.875 francs avec une retenue de cinq pour cent.

N'ayant atteint la 63<sup>e</sup> année de mon âge que le 26 juillet dernier, étant d'une constitution robuste, jouissant d'une bonne santé, comptant plus de 37 *ans* de service effectif et 13 *campagnes*, je puis encore servir la Patrie et le Roi (2).

Ce serait réparer l'injustice révoltante que le Gouvernement déchu a commis à mon égard si vous daigniez, Monsieur le Maréchal, me faire comprendre dans le cadre de réserve de l'Etat-Major général, d'après l'ordonnance du 15 novembre dernier.

J'espère de votre bienveillance que ma demande sera prise en considération, et dans cette confiance, j'ai l'honneur de vous présenter l'assurance des sentiments distingués avec lesquels je suis (3).

---

(1) A la tête de la 3<sup>e</sup> demi-brigade, Soult avait tenté bravement d'enlever aux Autrichiens la position importante de Monte-Creto ; « Il y eut réussi peut-être, dit Thiers, même avec des soldats mourants de faim et de fatigue, si un coup de feu, lui fracassant la jambe ne l'eut renversé sur le champ de bataille. » Il resta aux mains de l'ennemi.

(2) Il avait usé des mêmes termes vis-à-vis de Louis XVIII.

(3) Le ministre lui répondit que le Conseil des Maréchaux de France ne l'avait pas désigné.

Monsieur le Maréchal, Votre très humble et très dévoué serviteur.

Le baron Ottavij Lieutenant-général en retraite.

Montpellier, le 18 février 1831, Rue Hierles, isle Saint-Dominique, N° 4.

## XVIII

Montpellier, le 3 janvier 1853.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre dépêche en date du 31 décembre 1852 par laquelle vous me faites l'honneur de m'informer que, par décret du 26 du même mois, Sa Majesté l'Empereur m'a relevé de la retraite et admis dans la deuxième section de réserve du cadre de l'Etat-major général de l'armée.

Conformément à vos ordres, Monsieur le Ministre, j'ai l'honneur de vous adresser ci-inclus le serment exigé par la Constitution de l'Empire (1).

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de mes sentiments les plus distingués et les plus respectueux.

Le général de division de la section de réserve :

D'Ottavy (*sic*)

A Monsieur Le Roy de Saint-Arnaud, Maréchal de France, Ministre secrétaire d'Etat de la guerre, Paris (2).

## XIX

N° 70 DU MONITEUR DE L'ARMÉE

(16 décembre 1855)

M. le Général de division Ottavy, officier de la Légion d'honneur, chevalier de St-Louis et de la Couronne de Fer,

---

(1) 10<sup>e</sup> Division Mre, place de Montpellier

Je jure obéissance à la Constitution de l'Empire et fidélité à l'Empereur.

Le Général de division de la section de réserve : D'Ottavy (*sic*)

(2) Achille Le Roy de St-Arnaud (1798-1854) fut Ministre de la guerre du 26 octobre 1851 au 10 mars 1854. Fait maréchal de France en 1852, il mourut du choléra en Crimée, ou plutôt en mer, en 1854, quelques jours après sa victoire de l'Alma.

et Commandeur de l'Ordre des Deux Siciles, est mort à Montpellier à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Ottavy (Jacques Philippe), était né à Ghisoni (Corse), le 19 juillet 1767. Soldat dans le régiment Royal Corse le 12 juin 1790, caporal fourrier le 21 mai 1791, sergent le 1<sup>er</sup> octobre suivant, il fut nommé sous-lieutenant quartier-maître le 10 mars 1792.

Lieutenant le 14 février 1793, capitaine adjudant-major le 7 ventôse an II, il fit les campagnes de 1792 à l'an VI à l'armée d'Italie, où il fut nommé adjudant-général chef de bataillon, par les représentants du peuple, le 1<sup>er</sup> prairial an II, puis adjudant-général chef de brigade provisoire le 22 pluviôse an III.

Ottavy n'ayant point été compris dans l'organisation des adjudants-généraux du 25 prairial an III fut placé comme capitaine à la suite du 23<sup>e</sup> régiment, le 9 thermidor de la même année.

Passé au service de la République cisalpine avec le grade d'adjudant-général, le 28 brumaire an VI, il fit avec distinction les campagnes des ans VII et VIII contre les insurgés de la Toscane, et combattit vaillamment à la bataille de Novi et au siège de Gênes.

Rétabli dans le grade d'adjudant-général au service de France par le général Masséna le 12 prairial an VIII, il fut nommé maréchal de camp au service de la République cisalpine le 1<sup>er</sup> nivôse an IX.

Le 10 février 1806, à la tête de 400 hommes, il surprit la place de Pescara, dans le royaume de Naples ; cette place avait une garnison de 800 hommes et 67 bouches à feu, sous les ordres du maréchal de Salis. Le général Ottavy reçut, en récompense de ce brillant fait d'armes, la croix de chevalier de la Couronne de fer le 1<sup>er</sup> mai 1806, puis celle de commandant de l'Ordre des Deux-Siciles le 19 mai 1808.

Lieutenant-général au service de Naples le 20 mai 1808, il fit la campagne de 1813 dans ce royaume, et ne rentra en France qu'au mois de mai 1815.

Lieutenant-général au service de France, le 11 décembre 1816, chevalier de Saint-Louis le 3 septembre 1817, il fut retraits par ordonnance du 22 novembre 1820. Il avait été nommé au grade d'officier de la Légion d'honneur le 29 avril 1837.

Un décret impérial du 26 décembre 1852 le releva de la retraite et l'admit dans la section de réserve de l'Etat-Major général, rétablie le 1<sup>er</sup> du même mois.

Général COLONNA DE GIOVELLINA.

## BIBLIOGRAPHIE

**Bandits Corses.** — Nous venions à peine de recevoir le dernier livre de notre confrère Marcaggi : **Bandits Corses d'hier et d'aujourd'hui** que nous apprenions sa mort. La Corse perdra en lui un de ses meilleurs enfants, phrase banale sans doute, mais qui n'a jamais eu meilleure application. D'une activité intellectuelle étonnante, les lettres insulaires lui doivent de nombreux ouvrages dont la **Genèse de Napoléon**, livre bien connu, fut un coup de maître et dont les **Bandits corses** auront été le chant du cygne. A la fois historien et romancier, il consacra son existence à l'étude des mœurs de notre île ainsi qu'à celle des grands faits de notre histoire. Ses ouvrages, pour la plupart édités chez Rombaldi, à Ajaccio, connurent de réels succès de librairie, car l'écrivain était avant tout un psychologue subtil et documenté, de même que l'historien était un homme de bibliothèque et un critique expérimenté. Mieux qu'en d'autres livres, ces qualités sont visibles dans **Milia**, qu'on trouverait difficilement en vente, et dans les **Lamenti et Voceri**, qui demeureront un recueil capital. L'éloge funèbre, que l'adjoint de la ville d'Ajaccio, maître Campiglia, prononça aux obsèques de l'érudit disparu, mérite une approbation entière, car l'intellectuel inspirait autant de sympathie que l'homme privé. Pour notre part, nous regretterons profondément l'un et l'autre.

La presse n'avait pas encore eu le temps de parler de **Bandits Corses** et d'en dire tout le bien qu'il mérite. La pure imagination n'a rien à faire dans ce livre. L'auteur a travaillé sur fiches. Ce sont des notes prises dans les greffes de la justice ou dans les Archives départementales qui, dépouillées de leur sécheresse, deviennent des récits colorés et vivants. Le chapitre premier étudie les origines de la vendetta (qui remonterait aux plus lointaines origines et que les Génois n'auraient fait que raviver) et sa répression à travers les siècles. C'est ici la part de l'historien. Le chapitre II a pour titre : Esquisse d'une psychologie de la vendetta et du bandit corse ; nous y retrouvons l'analyse de ce cœur insulaire que Marcaggi développa dans presque tous ses romans. Inévitablement, le chapitre III ne pouvait qu'être consacré à l'exemple classique de la vendetta, dont le récit fit la popularité de Mérimée. Il s'agit, on le sait, de **Colomba**, parue en 1841. On aura, à ce propos, une idée fort exacte de la méthode de Marcaggi ; il dépouille l'anecdote de toute sa légende, s'en tient aux documents de la série M. F<sup>7</sup> 34 des Archives départementales et, avec Lorenzi de Bradi, dans la **Vraie Colomba**, nous donne la réalité, après la fiction.



La même méthode nous présente les bandits qui défrayèrent la curiosité des journalistes et dont les exploits, plus souvent faux que vrais, nous furent contés par les grands quotidiens, pour la plus grande satisfaction de leurs lecteurs affamés d'émotions, mais non pour une meilleure réputation de la Corse. Romanetti, Perfettini, Bartoli, Caviglioli, Castelli, Miccaëlli qui jouit de l'estime publique, Nicolaï et quelques autres, Spada lui-même nous apparaissent tels qu'ils sont : des malheureux traqués, repentants, nerveux à l'excès, dont la vie n'est garantie que par la terreur qu'ils inspirent et qu'ils sont obligés de maintenir par de nouveaux crimes.

Toutes ces biographies, qu'un Plutarque ne dédaignerait pas, tant elles restent impartiales, sont cependant d'une lecture attachante. Elles ramènent à leur véritable proportion la vie de ces exilés. Il était bon qu'après tant de mensonges étalés dans les journaux français et étrangers, un historien consciencieux rétablît la vérité. Elle est assez dramatique pour que le dernier livre de Marcaggi soit plus passionnant que la légende elle-même. En conseillant sa lecture, nous rendons un dernier hommage à la mémoire de ce savant probe et sympathique qui fut un dévot de la Corse et, malgré sa modestie, un intellectuel de haute lignée, dont la disparition est une grande perte pour la science historique de notre petite patrie.

**L'Annu Corsu de 1933.** — Est-il nécessaire de faire l'éloge d'une publication que tous les Corses maintenant connaissent et qui, chaque année, reste digne des numéros précédents, quand elle n'en améliore pas la forme et le fond. L'édition de 1933, qui a paru en janvier, constitue la onzième année de cette encyclopédie littéraire à laquelle contribuent tous nos écrivains. Le dialecte corse occupe 66 pages avec des poésies et des contes ; la partie française, à laquelle ont collaboré les plus grands noms des lettres corses, remplit 90 pages ; une troisième partie est consacrée aux faits régionalistes de l'année, à des comptes rendus bibliographiques, à la vie des amicales coloniales. Cela fait un volume de 204 pages abondamment illustrées par des photographies ou des reproductions des tableaux de maîtres, qui s'appellent Bouchet, Canniccioni, Corbellini. **L'Annu Corsu** fait honneur à ses trois directeurs Paul Arrighi, A. Bonifacio, P. Leca ; ils le donnent véritablement à leurs compatriotes, en le leur cédant pour le prix dérisoire de 8 francs (1).

---

(1) Le demander à M. Paul Arrighi, 29, rue du Progrès, Marseille.

## Revue de la Presse

**Anciens pénitenciers de la Corse.** — L'auteur constate que la fondation de ces établissements : Castellucciu, Chiavari en 1855, Casabianda en 1861, a abouti à des résultats bien différents et surtout contraires à leur destination primitive. Chiavari est passé à l'administration des Eaux et Forêts, Casabianda à celle des Ponts et Chaussées et Castellucciu à la direction de l'Agriculture (Petit Bastiais du 7 décembre 1932).

**Essais de colonisation en Corse.** — Les tentatives de colonisation faites dans le passé ont été inutiles. Qu'elles aient été conçues par les Génois avant 1768 ou par les Français, après cette date, l'échec a été le même. Cargèse seule fait exception. La colonie d'Alsaciens installée par la France près du cimetière actuel de Bastia et qui n'a jamais été bien étudiée n'eut pas un meilleur succès que celle des Génois à Chiavari. (Petit Bastiais du 11 décembre 1932).

**La colonie de Chiavari.** — Son échec est dû à la mauvaise préparation de l'établissement, à l'insalubrité du lieu, et aux résistances opposées par les insulaires qui considéraient les colons comme des indésirables. (Petit Bastiais du 16 décembre 1932).

Le même journal revient sur ce sujet. La dernière tentative des Génois pour coloniser ce pays consista à recruter 120 familles et 720 individus et à les transporter dans l'île, dans des conditions identiques à celles des Grecs de Paomia. Deux ans après, il n'y avait plus personne. Les colons étaient morts ou dispersés. Paludisme, humidité des maisons, absence d'eau potable, travail pénible de défrichement, hostilité des paysans furent les principales raisons. Bref, on dit encore à Ajaccio : « *Che tu sli spentu cume Chiavarese !* » (P. B. 24 décembre 1932).

**Les Ports maritimes et les travaux à exécuter.** — L'article montre l'activité de nos différents ports pendant l'année 1931 et indique les travaux projetés ou en cours d'exécution, dans le but d'améliorer leur accès ou d'en accroître le rendement (Petit Bastiais du 22 décembre 1932).

**Comité du vieil Ajaccio.** — Il serait urgent de créer un Comité des amis du vieil Ajaccio pour protéger les vestiges historiques de la ville contre la rage des démolitions qualifiées d'embellissement. Un tel comité devrait exister dans toutes les villes corses. (Nouvelle Corse du 25 décembre 1932).

**Louis Blanc et la Corse.** — Louis Blanc, créateur de la théorie étatiste, était le fils d'un continental établi et marié à

Ajaccio. Elu député de la Corse en 1848, il vit son élection annulée, sous prétexte que le chiffre des bulletins portant son nom avait été exagéré. (Petit Bastiais du 1<sup>er</sup> janvier 1933).

**La médecine en 1832.** — Bien curieux article sur les médecins d'il y a cent ans et leur nombre en Corse. On constate qu'ils affectionnaient la campagne plus que la ville, contrairement aux préférences actuelles, et qu'ils provenaient des facultés italiennes : Rome, Pise, Padoue et Pavie, plus que des françaises. Il y avait 12 docteurs et 9 officiers de santé qui avaient étudié en France, 37 et 14 en Italie. Le nombre total des praticiens insulaires était de 196. (Petit Bastiais du 7 janvier 1933).

**Un point d'histoire.** — L'avocat Ambrosi, de Bastia, réclame la Légion d'honneur, à titre posthume, pour le canonnier de 1<sup>re</sup> classe Megozzi Albert, son concitoyen, qui pointa la pièce d'artillerie sur le palais de Ranavallo, lors de l'expédition de Madagascar, et par son tir précis obligea la reine des Hovas à capituler aussitôt et à laisser entrer les Français à Tananarive. Megozzi était déjà titulaire de la médaille militaire. (Petit Bastiais du 8 janvier 1933).

**La filiation du Cardinal Fesch.** — Le journaliste y rappelle l'union du capitaine étranger Fesch avec Angèle-Marie Pietrasanta, la grand-mère de Napoléon 1<sup>er</sup> et de la famille impériale (Petit Bastiais du 12 janvier 1932).

**Etudiants corses en Italie.** — On sait que le gouvernement italien entretient à ses frais, dans un but de propagande politique, une trentaine d'étudiants corses dans les universités de la péninsule. Le rédacteur affirme que cette dépense somptuaire sera inutile, qu'elle ne modifiera pas le sentiment français des insulaires et le sort futur de notre île. Le passé lui donne raison. Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreux Corses allèrent en Italie pour faire leurs études, suivant une habitude ancienne. Les Corses n'en sont pas pour cela devenus Italiens. (Petit Bastiais des 9 et 10 janvier 1933).

**La Corse et les rapports franco-italiens.** — L'auteur de cet article exprime fort bien les raisons pour lesquelles le gouvernement italien subventionne une certaine presse francophile et corsophile. M. Mussolini est trop intelligent pour ignorer l'affection des Corses pour la France. Son irrédentisme apparent vis à vis de notre île n'est que l'expression du désir légitime qu'il a de nouer des rapports cordiaux avec la France. (Petit Bastiais du 20 janvier 1933).

**Le cardinal Fesch et le serment constitutionnel.** — Prouve que l'oncle de Napoléon prêta vraiment le serment de fidélité

exigé par la Constitution civile du clergé en 1791. La majorité des prêtres de la Corse, soit 435 et la majorité des moines, soit 672, firent de même. (Petit Bastiais du 21 janvier 1933).

**La défaite de Pise et ses conséquences.** — Le journaliste raconte comment Pise fut supplantée en Corse par Gênes et il conclut que nous devons à cette dernière ville, que les occupations mercantiles seules intéressaient, l'indifférence presque absolue de nos pères pour l'éducation artistique. C'est ce qui a, pendant longtemps, fait croire que l'intelligence insulaire était rebelle à l'étude des beaux-arts. Mais depuis cinquante ans, à l'école de la France, nous avons prouvé et nous prouverons mieux encore que nous sommes capables d'exceller dans les arts majeurs et mineurs. Il suffit de dénombrer nos architectes, sculpteurs, peintres, graveurs, musiciens, compositeurs contemporains pour en être assuré. (Petit Bastiais du 26 janvier 1933).

**Le voyage de lord Byron en Corse.** — On peut se demander si le livre de Robert Benson relatant ce voyage de Byron mérite créance. La négative semble justifiée. Aucun des détails de ce voyage n'a reçu confirmation de la part des faits ou des contemporains. (Cf. Courtillier : *Revue de la Corse*, 1920). Le titre de ce livre est : « *Narrative of lord Byron's voyage to Corsica and Sardinia during the year 1821 by Robert Benson* ». (Petit Bastiais des 19, 23, 24, 28 janvier 1933).

**L'énigme des Giovannali.** — Ce fait historique est fort controversé et la vérité sera difficilement connue si, comme nous l'affirmait le regretté Père Marini, les pièces originales du procès disparurent, il y a déjà longtemps, au cours d'un incendie des Archives du Vatican. Nous avons cependant écrit en 1914, dans notre **Histoire des Corses**, que ce fut un mouvement social, issu comme ceux qui se produisaient en Italie à cette époque de la prédication franciscaine et dont le caractère politico-agraire fut dénaturé par le clergé et la féodalité corses, intéressés à discréditer les Giovannali. Le rédacteur du « *Petit Bastiais* » se rallie d'ailleurs à ces conclusions. Mais pourquoi s'obstine-t-il à employer l'expression **Terre des Communes** ? Nous avons prouvé, il y a une vingtaine d'années, qu'il fallait dire **Terre du Commun**. (Petit Bastiais du 1<sup>er</sup> février 1933).

**La culture du peuplier.** — Article consacré à cet arbre par M. Jacques Luciani, qui recommande à nos agriculteurs de le planter dans les vallées humides, afin de donner à nos paysages un aspect plus riant. Son bois sert d'ailleurs à de nombreux usages qui amélioreraient notre économie rurale. (Petit Marseillais du 10 février 1933).



**L'assainissement de la Corse.** — Cette question si importante fait l'objet d'un rapport détaillé et précis de l'ingénieur en chef Quesnel, qui dirige les travaux publics de la Corse et qui montre tous les efforts accomplis pour atteindre le but désiré. (Petit Marseillais des 15 et 21 février 1933).

Le dernier numéro contient l'exposé des initiatives multiples et variées de l'Essitac d'Ajaccio pour faciliter et encourager le mouvement touristique dans l'île.

**Une histoire de brigands.** — Nous avons relevé dans la Croix du 26 février l'entrefilet suivant :

« On a fait une expédition assez bruyante en Corse pour expurger le maquis des bandits armés qui y étaient réfugiés. On a saisi les armes et les munitions, soit 84 fusils, 72 révolvers et 350 kilos de balles et de cartouches.

Or, sait-on ce qu'on a fait de ce matériel de guerre ? On vient de le revendre aux enchères publiques, à Ajaccio ! Le tout a été cédé pour rien : les fusils ont été vendus à raison de 30 francs la douzaine et les révolvers ont été adjugés à raison de 20 francs le lot de dix.

Maintenant que les nouveaux bandits corses vont pouvoir se réarmer au plus juste prix, il ne restera plus qu'à organiser une nouvelle expédition dans le maquis pour arrêter et désarmer la bande. Et cette petite histoire pourra continuer indéfiniment. »

Est-ce vrai ?

**Avec Spada dans le maquis.** — Reportage sensationnel de deux journalistes, qui peut donner aux lecteurs une idée de cette littérature facile dont nos grands quotidiens sont friands. Spada, qui serait toujours en Corse, contrairement à une information récente, aurait reçu la visite de deux Parisiens, qui content leurs aventures comme un Mayne-Reid le ferait d'un exploit de Peaux-Rouges. (Paris-Soir des 2, 3 mars et suivants).

---

## NOUVELLES

### en quelques lignes

---

**La subvention cinquantenaire en 1933.** — La subvention de 2.500.000 frs qui est allouée à la Corse par les lois de 1912 et de 1927 sera, suivant les propositions du préfet, répartie ainsi : 500.000 fr. iront au budget ordinaire, 1.050.000 fr. aux travaux d'électrification, et le reste, soit 950.000 fr. au canal d'irriga-

tion de Bastelicaccia, à celui d'Aleria, à l'acquisition des terrains nécessités par la ligne projetée Ghisonaccia-Bonifacio et à la construction d'un pont sur le Taravu.

**La Chambre d'agriculture.** — Dans sa session de décembre, présidée par M. Cuneo d'Ornano, cette Assemblée s'est occupée de la crise agricole qui sévit dans notre île. Son procès-verbal est à lire : il renferme d'excellentes remarques, telles que : la Corse est un département agricole et non industriel ; une propagande en faveur de l'enseignement agricole est nécessaire ; l'élevage en Corse « qui est à protéger dans les mêmes conditions que le blé en France » a une grande importance économique. La Chambre a aussi demandé une sévère répression des fraudes, la limitation du bétail tunisien ou des vins d'Espagne importés en Corse. Elle a affirmé son attachement à un protectionnisme rigoureux. Dans un pays où le prix des denrées est déjà plus élevé que sur le Continent, elle tend à soumettre le consommateur aux exigences du producteur insulaire. Problème délicat ! Avant de condamner sans appel le libre-échange, source de la fortune et condition essentielle de l'abaissement des prix, n'y a-t-il pas un autre moyen d'encourager l'éleveur ou le viticulteur, auxquels la Chambre d'agriculture a raison de s'intéresser. Facilitons les échanges. C'est par l'accroissement des moyens de transport et par leur bon marché que la Corse peut prospérer.

**Les travaux d'assainissement.** — La lutte de l'homme contre le marais donne souvent lieu à des mésaventures. Récemment, le marais de la Pinarella, en Casinca, avait été comblé. Mais les eaux des pluies qui jusqu'ici avaient pu s'écouler vers la mer par le fossé du marais ont peu à peu reformé un véritable lac intérieur qui couvrirait, dit-on, près de deux cents hectares. Il y a lieu de se demander si le comblement n'aurait pas dû suivre la régularisation des torrents, au lieu de la précéder. Ne faudrait-il pas aussi vérifier l'hypothèse du mouvement positif du rivage, car s'il est vrai que notre côte orientale subit un lent exhaussement, on s'expliquera mieux les difficultés de l'écoulement, la reconstitution rapide des marécages et le travail aussi long que pénible nécessité par la réalisation de l'assainissement.

**L'électrification de la Corse.** — Le secteur Nord et Nord-Est de l'île est enfin électrifié. L'événement a été, comme il fallait s'y attendre, célébré par un banquet. M. Musso, président du syndicat inter-communal, a prononcé le discours d'usage. Les dépenses atteindront une trentaine de millions ainsi répartis : 16.200.000 fr. pour l'Etat, 4.500.000 pour le département, 6 mil-

lions pour le concessionnaire et 600.000 fr. pour les communes intéressées. Les lignes installées auront une longueur de 930 kilomètres. 141 communes et 65.000 habitants apprécieront désormais les avantages de l'électricité. On peut dire qu'un nouveau bienfait a été répandu sur la Corse du Nord, comme il l'avait été récemment sur la Corse du Sud et il y a quelque temps sur la Balagne.

**Voies ferrées.** — Le tronçon du chemin de fer Solenzara-Portu-Vecchiu (49 kil.) est en cours d'achèvement. Les travaux coûteront dix-sept millions. Quand ils seront achevés, devra-t-on continuer la ligne jusqu'à Bonifacio ou bien le développement des transports automobiles en démontrera-t-il l'inutilité ? Notre réseau départemental, qui est le plus fructueux des réseaux de la Compagnie, a transporté en 1921: 537.168 voyageurs (soit 1.700 de plus qu'en 1930) et 153.000 tonnes de marchandises contre 137.000 l'année précédente. En présence du formidable déficit qu'enregistrent les grands réseaux continentaux, et du progrès de l'automobile, il faut féliciter notre directeur de lutter si victorieusement contre la crise. Il annonce que la Compagnie vient de mettre en service des voitures à couloir de 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes sur la ligne Bastia-Solenzara.

**Mouvement du port de Bastia en 1932.** — Navires entrés et sortis : 1.266 (124 de moins qu'en 1931). Tonnage de jauge : 948.750 (en augmentation de 1839). Poids des marchandises transportées : 122.314 tonnes (en diminution de 10.260). Le nombre des voyageurs a été de 96.690 (en diminution de 4107). Ce léger fléchissement n'est à coup sûr que momentané.

**Le port d'Ajaccio.** — Le ministre a donné son approbation au projet d'agrandissement du port d'Ajaccio. Il s'agit de prolonger de 180 mètres le mur de la Chambre de Commerce avec un terre-plein de plus de 10.000 m<sup>2</sup>, et une largeur de 45 m. La dépense s'élèvera à près de 4 millions dont un tiers à la charge de l'Etat et deux tiers à celle de la Chambre de commerce.

**Le port de Calvi.** — Le nombre des entrées et sorties a été de 630 ; le tonnage de jauge de 248.716, celle des marchandises de 7.912 tonnes et le nombre des voyageurs de 17.646.

**Commerce d'exportation.** — En 1931, nos exportations ont baissé de 362.510 quintaux métriques (221.000 pour la métropole et 141.500 pour l'étranger) dont la valeur peut être évaluée approximativement à une vingtaine de millions. Le chiffre de 1931 a donc été de 103 millions contre 123 en 1930. En rédui-

sant de 20 pour 100 les frais de transport sur les produits agricoles, notre ministre de la marine marchande évitera peut-être que la baisse, plus forte encore en 1932, ne s'accélère en 1933.

**L'assistance en Corse.** — En 1932, 723 familles nombreuses ont touché une allocation au taux moyen de 290 francs. L'Etat a payé 210.948 fr., le département 8.693 fr. et les communes 11.638 fr.

L'assistance aux femmes en couches a coûté 2.170.500 fr. dont 1.180.000 pour les accouchées (45 fr. pendant les six premiers mois et 15 pendant les six autres) et 90.000 fr. comme primes à la natalité. L'Etat a déboursé 1.830.000 fr., le département 148.000, les communes 101.000.

Pour les vieillards, la dépense a été de quinze millions de francs, chiffre qui n'a pas cessé de grossir depuis dix ans et a plus que triplé. C'est encore l'Etat qui supporte la presque totalité des dépenses, plus de quatorze millions, tandis que le département et les communes ne versent que 600.000 fr. environ.

**Démographie insulaire.** — Le ministère a fait connaître la statistique démographique pour le troisième trimestre 1932. Le nombre des mariages a été de 359, contre 383 en 1931 ; celui des naissances de 884, contre 937, l'année précédente ; et le chiffre de la mortalité a diminué de quatre unités, 774 contre 778. Il y a donc eu 24 mariages et 53 naissances en moins. Pour un trimestre entier et pour tout le département, nous n'avons à enregistrer qu'un excédent de 110 naissances, grâce à un abaissement de la mortalité. Il n'y a toujours pas lieu de se réjouir !

**A Saint-Louis-des-Français.** — Un de nos lecteurs, de passage à Rome, a été frappé, en visitant l'Eglise Saint-Louis-des-Français, qui contient tant d'œuvres d'art et de monuments évocateurs de gloires françaises, par un marbre funéraire concernant un Corse qui, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, a occupé à Rome, comme savant et comme médecin, une éminente situation.

Dans le haut est encadré son portrait ovale, quelque peu effacé par le temps ; le bas porte ses armoiries.

Voici le texte de l'inscription qui y est gravée et que les lecteurs de la Revue, qui savent quelque peu de latin, traduiront facilement.

D. O. M.  
Natali Saliceto  
Domo Nebbio



*In regno Corsice*  
*In Romano Sapientiæ Lyceo*  
*Anatomices Professori*  
*Pii VI Pont. Max.*  
*Archiatro*  
*Ingenio, Doctrina, Eruditione*  
*Præstanti*  
*Aegrotis ob medendi Prudentiam*  
*Egenis ob liberalitatem Peraccepto*  
*Ob probitatem, Candorem, Suavitatem morum*  
*Omnibus caro*  
*Qui parta apud litteratos viros gloria,*  
*Ampla magno sumptu comparata bibliotheca,*  
*Cum virisset annos LXXIV, mens. III dies VIII*  
*Obiit IX Kal. Mart. MDCCLXXXIX*  
*Et in hoc templum extestamento inlatus est*  
*Paula Maria Piazza*  
*Et in hoc templum extestamento inlatus est*  
*Heredes*  
*Optimo de se merito fratri fecerunt*

**Une opinion de sectaires.** — La **Petite Gironde** a publié et plusieurs journaux ont reproduit ce petit entrefilet : « Les membres de la section de Fouras, de la Ligue des droits de l'homme, inquiets de la tournure que prend la campagne menée par la grande presse à l'occasion du transfert aux Invalides des cendres du fils de l'officier Napoléon Bonaparte, considérant que c'est par un concours de circonstances extraordinaires et servi par un manque absolu de scrupules que cet officier a pu se trouver à la tête des destinées de la France par des moyens malhonnêtes et après avoir été criminel, renégat à son parti, traître à la République, considérant qu'il a conduit le pays à la ruine après avoir fait tuer des millions (sic !) d'hommes ;

Estimant que le fils qu'il a eu avec l'Autrichienne laisse complètement indifférente la masse des citoyens français et républicains ;

Adjurent le gouvernement républicain de ne pas participer à cette manifestation et l'engagent à refuser le concours de la troupe, tant le prétexte d'un haut grade, d'une décoration octroyée à un bébé le jour de sa naissance lui paraît grotesque ».

On se demande comment de pareils ânes et qui plus est de pareils sectaires peuvent être des Français. C'est la preuve que l'instruction n'a pas pénétré partout et que la tolérance

pratiquée par la monarchie avec Henri IV, et par l'Eglise avec le cardinal Richelieu n'est pas encore admise par les **vrais** républicains de Fouras ! Nous demandons l'application des lois Ferry sur l'instruction obligatoire aux membres de la Ligue des droits de l'homme de Fouras et nous prions l'instituteur désigné d'insister sur les services rendus à la France et aux Français par l'Empereur Napoléon.

**La route Napoléon.** — Les syndicats d'initiative du Dauphiné et de Provence, en jalonnant la route suivie par Napoléon, lors de son retour de l'île d'Elbe, ont donné l'exemple aux autres syndicats. C'est ainsi que celui de Tournus, en Saône-et-Loire, a fait sceller une plaque en marbre sur laquelle a été gravée l'inscription suivante : « Au retour de l'île d'Elbe, Napoléon s'arrêta en ce lieu, avec les généraux Cambronne, Drouot et Bertrand, avant de se rendre à Chalon-sur-Saône, où il décida d'attribuer à la ville de Tournus la croix de la Légion d'honneur en récompense de sa belle conduite, lors du combat du 23 janvier 1814, victorieusement livré par ses enfants aux troupes autrichiennes du général Bubna. »

**Une fête religieuse des Corses à Paris.** — Mgr Rodié, évêque d'Ajaccio, en avait pris l'initiative. Après avoir célébré la messe dans l'église des Invalides, avec le concours musical du ténor Micheletti, devant une nombreuse assistance de compatriotes, le prélat glorifia la mémoire des Corses morts pour la patrie et convia ses auditeurs à une conférence sur la Corse, dans la salle des Horticulteurs, rue de Grenelle. Le but de notre évêque était de faire entendre un cri d'alarme au sujet des difficultés du recrutement sacerdotal, difficultés purement matérielles, car les vocations ne manquent pas. Deux cents paroisses sont sans prêtres ; 83 d'entre ceux-ci sont morts dans ces dernières années et 24 séminaristes seulement ont pu être ordonnés ; sur 60 desservants qui seraient chaque année nécessaires, l'autorité diocésaine n'en a que 38.

On comprend ainsi que Mgr Rodié ait dit à ses auditeurs corses de Paris : « Venez-nous en aide. Souvenez-vous que vos aïeux étaient de grands chrétiens. Il faut que la Corse, île de beauté physique, reste une île de beauté morale. » Cet appel semble d'ailleurs avoir été entendu ; la voix épiscopale aurait rendu les Corses généreux. Mais il faut que leur geste se renouvelle. L'absence du prêtre dans un village est une lacune à tous les points de vue et une cause certaine d'émigration. La sonnerie des cloches met un peu plus de vie dans nos mornes hameaux ; l'église est un lieu de réunion, le seul souvent, où la solidarité villageoise se fortifie, les individualismes s'atté-

nuent, les haines s'adoucissent. Les Corses dont les pères prirent jadis pour protectrice la mère de Dieu et brodèrent son image sur les drapeaux qui les entraînaient à la bataille, ne peuvent pas rester insensibles à l'appel du pasteur d'Ajaccio.

**Syndicat d'initiative des intérêts de la Corse.** — Cette corporation a confié aux journaux le procès-verbal de sa dernière assemblée, résumant ses efforts pendant l'année écoulée. Elle a demandé l'admission, dans le Comité consultatif des services maritimes postaux, des représentants des usagers de Marseille, une modification aux horaires des paquebots dont l'arrivée en Corse a lieu pendant la nuit, le rétablissement des colis postaux contre remboursement dans la région de Sartène, la diminution du tarif des colis à main contenant des denrées, la suppression du prix des repas dans les tarifs de passage, une plus grande tolérance dans l'enregistrement des bagages, la réduction du prix du petit déjeuner du matin (5 fr. au lieu de 7), la création d'un abri à l'arrivée des paquebots de Marseille, la diminution des frais d'exploitation dans l'itinéraire de l'île de Beauté, Nice-Ajaccio, Nice-Bastia, l'amélioration du service Marseille-Toulon-Corse, etc. Dans presque tous les cas, l'action du syndicat a contribué à obtenir un heureux résultat. Et cela prouve que la gestion de nos services maritimes par l'Etat prête aussi souvent à la critique que l'ancienne exploitation de la Compagnie elle-même et que les usagers ont un égal besoin de se défendre. Ainsi se trouve légitimée l'existence du syndicat d'initiative des intérêts de la Corse à Marseille.

**Suppression du tribunal de Sartène.** — A la date du 1<sup>er</sup> décembre, nous avons pu lire dans le **Journal officiel** : « Vu le rapport... etc., vu la loi... etc., le Président de la République décrète : Article premier. — Le tribunal de Sartène est supprimé. L'arrondissement judiciaire de ce tribunal est rattaché au ressort du tribunal d'Ajaccio ». La suite du décret importe peu, cette première phrase suffit. Quelles que soient les raisons sur lesquelles la décision officielle s'appuie, nous la jugeons inopportune. La justice doit être rapprochée du justiciable et non éloignée. L'arrondissement de Sartène qui n'a même pas de chemin de fer et dont les communications sont mal aisées méritait plus que tout autre de conserver son tribunal.

**Les transports en commun.** — Une société a été constituée, l'an dernier, pour la construction de quelques réseaux de trolleybus en Corse. Ces trolleybus ont sur tous les autres véhicules des avantages énormes, entre lesquels le principal

est l'utilisation de l'énergie électrique au lieu de l'énergie thermique. Ce système de transports a pris un développement considérable en Angleterre et aux Etats-Unis ; il commence à être adopté en France et aux colonies, où les lignes sont en service depuis plusieurs années déjà, en Savoie, dans les Bouches-du-Rhône, à Constantine et récemment à Casablanca, à Metz, à Rouen, à Strasbourg.

En Corse, son utilisation permettra d'assurer les mêmes avantages que les lignes de tramways, sans avoir les inconvénients du rail, tant au point de vue de la circulation, que du prix élevé de première installation. Aussi faisons-nous des vœux pour que la société aboutisse le plus vite possible à des réalisations concrètes pour que notre pays soit doté de moyens de transport modernes.

**L'histoire du banditisme.** — Le commandant Maitrot, auquel nous devons ce récit humoristique : **Contes électoraux**, paru en 1921 et consacré à quelques scènes amusantes de notre politique locale (1), a fait le 17 février, sous les auspices de la société archéologique de France, dont il est le secrétaire, une conférence sur l'histoire du banditisme en Corse, où la fantaisie se mêlait à la réalité. Quelques récitals de notre compatriote, Henry Tomasi, le jeune mais déjà grand compositeur, ont été ensuite talentueusement interprétés. Cette soirée a été radiodiffusée par le poste P. T. T. et a dû faire le bonheur d'un grand nombre de nos compatriotes.

**Exposition de peinture.** — L'illustration du 18 février dernier a publié sur « l'île de Corse, île de Beauté » un article de notre confrère Henri Omessa, dont le talent n'a pas besoin d'être rappelé. Il a été illustré par la reproduction des tableaux du peintre A. Jacovieff : la citadelle, la fontaine, le port de Calvi, le bar des amis, un paysage de Balagne, une place à Corte. Nous n'aurions rien à dire contre le dessin lui-même, s'il ne nous offrait pas une teinte grisaille qui n'est pas habituelle à la Corse. Ce qui fait le charme de notre petite patrie, c'est sa lumière éblouissante qui donne aux choses un éclat et un relief particuliers. Une mer aux reflets ternes, une campagne au relief fondu sont aussi bien provençales, vendéennes que corses. L'artiste n'a admiré notre luminosité qu'à travers le souvenir de l'atmosphère russe. Comme un Corbellini, comme un Berjonneau auraient mieux interprété leur vision

---

(1) Petit in-8° de 244 pages, imprimerie Cynros, Ajaccio.



du ciel corse. Il faut s'en être longtemps grisé pour en discerner les nuances et leur mélange varié.

Pour s'en convaincre, il aurait suffi de visiter l'exposition que le duc Pozzo di Borgo avait organisée dans la galerie Gerbo, avenue Paul Doumer, du 21 février au 7 mars dernier. Peintres et écrivains de la Corse avaient été invités à présenter leurs œuvres. L'idée était excellente. Il s'agissait de montrer au public parisien que la Corse avait à offrir aux continentaux autre chose que des bandits, dont le moindre crime est transformé en exploit par une presse mercantile, mais qu'elle inspirait aussi des écrivains et des peintres de talent. Cette manifestation artistique et intellectuelle était donc utile. Nous regrettons seulement qu'elle ait été faite dans un quartier éloigné, assez peu fréquenté par le public, et surtout que nos compatriotes, professionnels ou amateurs, n'aient pas répondu avec assez d'empressement à l'invitation des organisateurs. Nous aurions aimé à y voir, entre autres, des œuvres du plus grand mérite comme les médailles d'un Patriarche ou les toiles d'un Corbellini, ou encore les ouvrages de nos meilleurs régionalistes : un Natali, un Dalzeto (et j'en passe), qui n'auraient pas fait mauvaise figure à côté de ceux de Lorenzi de Bradi, du docteur Aurenche ou du professeur Blanchard, etc. Nous espérons bien que l'idée sera reprise, amplifiée, divulguée et que le Salon des écrivains et artistes corses fera courir tout Paris.

L'exposition qui vient de clore présentait cependant déjà un bel ensemble. Qu'on en juge ! Deux seuls de nos compatriotes avaient envoyé quelques tableaux : Canniceioni et Modesti. Mais les **Lavandières** du premier, entre autres, et les paysages de Centuri du second luttèrent avantageusement par leur lumineux coloris contre l'effacement que le nombre imposant de leurs concurrents risquait d'imposer. Il y avait là Auguste Bouchet, peintre de la verdure balanine avec **Santa Reparata**, Berjonneau, artiste des jeux de lumière dans les **Sanguinaires**, dans les panoramas de **Calvi** ou de **Sartène** (à comparer avec ceux de Iacovleff) ; Raoul Carré, dont la **Place de Sartène**, la **Marine de Bonifacio**, ou la **Corvée d'eau** rutilent de clarté ; Cossard qui dans **Remparts sur le goulet de Bonifacio** ou **vieilles rues de Bastia** répand la clarté d'un ciel sans nuages ; Barnett, dont le **Cap Pertusatu** est un petit chef-d'œuvre vendu 800 francs. Et quelle variété d'interprétation et de goût dans ces Calvi de René Baucher ou de Sylvie, Ferron, dans ces Corte de Doyon-Toulouse ou de Madeleine Vauray, dans les paysages d'un Strauss, d'un Kvapil, d'un Lemer cier, d'un

Favori ! Quelle sûreté de crayon et de plume dans les dessins de Mary Morin !

Ainsi rien de moins banal que cette exposition où les talents les plus divers se sont efforcés, avec succès d'ailleurs, de donner une idée de la beauté insulaire et nous en ont offert une vision qui varie avec chaque tempérament. Un Corse y trouve quelques motifs d'orgueil national. Un simple continental en conserve un sentiment d'admiration pour le pays et une leçon d'art.

**Les vacances de Pâques en Corse.** — La Corse, à cette époque de l'année plus qu'en toute autre saison, justifie son nom d'« **Ile de Beauté** ». Profitez des vacances de Pâques pour la visiter.

De Marseille, en une nuit, de Nice, en quelques heures, des paquebots confortables vous déposent dans l'Ile. D'Ajaccio, Bastia, Calvi, Ile Rousse, Corte, les autocars P.L.M. permettent de la parcourir en tous sens.

Pour votre voyage, demandez dans les principales gares P.L.M., les billets d'aller et retour ou les billets circulaires valables 45 jours. Ces billets comprennent le parcours maritime et vous permettent d'enregistrer directement vos bagages pour le port ou la gare corse où vous vous rendez.



*Le Directeur Gérant,*

**A. AMBROSI.**

# CHEZ VOUS

Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer  
rapidement et par **CORRESPONDANCE**

Sous la direction de Professeurs spécialisés  
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris

- 1<sup>o</sup> les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.
- 2<sup>o</sup> toute situation commerciale, financière et industrielle (aide-comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondant en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, dessinateur-industriel, etc., etc.)
- 3<sup>o</sup> tous les concours administratifs : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)
- 4<sup>o</sup> les carrières militaires suivantes : de l'armée active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, etc. de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents et sous-agents militaires, de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'Intendance et du service de Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

Détachez cette page de la Revue et envoyez-la sous enveloppe affranchie, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indication de l'examen que vous désirez préparer,

à l'ÉCOLE PIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (1<sup>re</sup>)

vous recevez aussitôt, sans engagement et sans frais,  
le programme et tous les renseignements

# ÉTABLISSEMENTS VINCENTELLI S. A. ANVERS (BELGIQUE)

---



Fabricants et Fournisseurs Généraux  
DE MATIÈRES PREMIÈRES  
pour la PATISSERIE, la BISCUITERIE  
et la BOULANGERIE FINE

---

SPÉCIALITÉ :  
TOUS LES FRUITS CONFITS SANS EXCEPTION

---

TÉLÉGRAMMES : VINCENTELLI ANVERS

---

*Codes A. B. C. 5<sup>th</sup> et 6<sup>th</sup> Ed.*

Pour la publicité, s'adresser également à

**M. A. F. VINCENTELLI**

177, Rue Lozano, ANVERS (Belgique)

---

*Cap Corse*

# 'Damiani'

VRAIE MARQUE

---



LE  
**"Cap Corse"**

**APÉRITIF**

est une création de

**L. N. MATTEI**

*Chevalier de la Légion d'honneur  
Commandeur du Mérite Agricole*

Maison fondée en 1872

**LA GRANDE MARQUE CORSE**

Le seul devant être servi à la demande :

**Un "CAP"**

**Un "CAP CORSE"**

**Un "MATTEI"**

Appellations déposées conformément aux lois

— Exiger la marque et l'étiquette rouge —

## Horaires de la Compagnie des Chemins de fer

### I. — AU DÉPART DE BASTIA

Train n° 9. — Départ 7 h. 30 ; Arrivée à Solenzara, 11 h. 40.

Train n° 3 — Départ 8 h. 00 ; Arrivée à Ajaccio, 15 h. 05.

Ce départ est direct de Bastia à Borgo et de Borgo à Casamozza.

Train n° 21. — Départ 13 h. 00 ; Arrivée à Ajaccio, 18 h. 31.

Train n° 11. — Départ 15 h. 15 ; Arrivée à Solenzara, 19 h. 30.

Train n° 7. — Départ 16 h. 20 ; Arrivée à Corte, 19 h. 35.

### II. — AU DÉPART D'AJACCIO

Train n° 4. — Départ 7 h. 50 ; Arrivée à Bastia, 15 h. 00.

*Train n° 2.* — Départ 12 h. 55; Arrivée à Bastia, 18 h. 30.

*Train n° 8.* — Départ 15 h. 50; Arrivée à Corte, 19 h. 55.

### III. — AU DÉPART DE CORTE

*Train n° 2.* — Départ 6 h. 10; Arrivée à Bastia, 9 h. 05.

*Train n° 1.* — Départ 6 h. 30; Arrivée à Ajaccio, 10 h. 25.

### IV. — AU DÉPART DE SOLENZARA

*Train n° 10.* — Départ 5 h. 25; Arrivée à Bastia, 9 h. 30.

*Train n° 12.* — Départ 13 h. 25; Arrivée à Bastia, 17 h. 53.

### V. — AU DÉPART DE PONTE-LECCIA

*Train n° 13.* — Départ 10 h.; Arrivée à Calvi, 12 h. 52.

*Train n° 15.* — Départ 14 h. 39; Arrivée à Calvi, 17 h. 35.

*Train n° 15 bis.* — Départ 18 h. 25; Arrivée à Calvi, 21 h. 23.

(Ce train remplace le train 15 les Dimanche et Mardi).

*Train n° 56.* — Départ 9 h. 55; Arrivée à Bastia, 11 h. 45.

Ce train est mis en marche les Mercredi et Samedi, en correspondance avec le train n° 14 venant de Calvi.

### VI. — AU DÉPART DE CALVI

*Train n° 14.* — Départ 6 h. 25; Arrivée à Ponte-Leccia, 9 h. 30.

*Train n° 16.* — Départ 13 h. 55; Arrivée à Ponte-Leccia 17 heures.

## Les Horaires d'Eté de la Compagnie Fraissinet

---

Voici le tableau de marche des services d'été qui reprendront le 1<sup>er</sup> mars prochain :

### CONTINENT-CORSE

*Dimanche midi*, Marseille-Bastia, commercial ;  
*Lundi 17 heures*, Marseille-Ajaccio, rapide ;  
*Mardi, midi*, Nice-Ile-Rousse, rapide ;  
*Mercredi, 15 heures*, Marseille-Bastia, rapide ;  
*Jeudi, 14 heures*, Marseille-Ajaccio, commercial ;  
*Vendredi, 9 heures*, Nice-Ajaccio, rapide ;  
*Vendredi, 20 heures*, Toulon-Calvi, rapide ;  
*Samedi, 21 heures*, Nice-Bastia, rapide.

### CORSE-CONTINENT

*Dimanche, 23 heures*, Ile-Rousse-Nice, rapide ;  
*Lundi, 16 h. 30*, Bastia-Marseille, rapide ;  
*Mardi, 16 heures*, Bastia-Livourne, commercial ;  
*Mardi, 16 h. 30*, Ajaccio-Marseille, commercial ;  
*Mercredi, 20 heures*, Ajaccio-Nice, rapide ;  
*Mercredi, 21 heures*, Calvi-Toulon, rapide ;  
*Jeudi, 16 h. 30*, Bastia-Marseille, commercial ;  
*Vendredi, 21 heures*, Bastia-Nice, rapide ;  
*Samedi, 19 heures*, Ajaccio-Marseille, rapide.

---

*Prière instante aux abonnés de signaler au Directeur leurs changements d'adresse et de résidence.*

# Communiqués du P. L. M.

---

**Séjours de longue durée.** — Billets d'aller et retour de famille valables 33 jours, pouvant être prolongés 2 fois de 30 jours.

Trois personnes au moins.

Parcours aller et retour de 300 kilomètres et au-dessus.

Réduction de  $\left\{ \begin{array}{l} 25 \% \text{ pour la 2}^{\text{e}} \text{ personne} \\ 50 \% \text{ pour la 3}^{\text{e}} \text{ personne} \\ 75 \% \text{ pour la 4}^{\text{e}} \text{ personne et les suivantes} \end{array} \right.$

Réduction supplémentaire pour trajet de plus de 400 km.

Possibilité pour le chef de famille de voyager à demi-tarif entre le lieu de villégiature et le point de départ autant de fois qu'il le désire.

**Délivrance des billets et enregistrement des bagages la veille du départ.** — Vous allez partir en voyage et vous craignez de ne pas trouver à court de temps pour vous procurer votre billet et faire enregistrer vos bagages le jour même de votre départ. Vous pouvez effectuer ces opérations la veille et vous délivrer ainsi de tout souci. Toutes les gares P. L. M. délivrent, en effet, les billets et enregistrent les bagages 24 heures à l'avance.

**Les colis express vont aussi vite que les lettres.** — Pour le transport de vos envois urgents, utilisez les colis express. Reçus dans toutes les gares, aux guichets de bagages, et dans les principaux bureaux de ville, les colis express sont acheminés par les trains les plus rapides.

Dans les villes où fonctionne un service de factage, les colis express sont, sur simple demande, enlevés à domicile et acheminés sur leur destination sans que vous ayez à vous déranger. De même, si vous le désirez, ils peuvent être livrés, par colis express, au domicile du destinataire, dans les deux heures après l'arrivée du train.

Pour des indications plus détaillées, veuillez vous renseigner auprès des gares.

